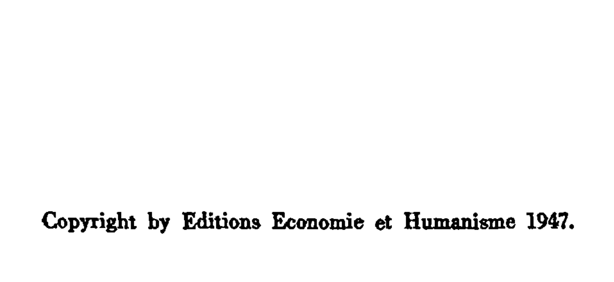
PIERRE HAUBTMANN

MARX
ET
PROUDHON

LEURS RAPPORTS
PERSONNELS
1844-1847

PLUSIEURS TEXTES INÉDITS

ÉCONOMIE ET HUMANISME



A

LA MEMOIRE

DE MADAME HENNEGUY

NEE CATHERINE PROUDHON

FILLE AINEE DE P.-J. PROUDHON

DECEDEE LE LUNDI 28 AVRIL 1947

DANS SA QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME ANNEE.

INTRODUCTION

« Lorsque Proudhon monte, Marx, par un mouvement en quelque sorte automatique descend.» Et inversement (1). *Ces lignes de Gaëtan Pirou restent vraies.*

On peut le regretter. Les deux socialistes, en effet, ont plus d'un trait commun. Tous deux, notamment, ont tendu leurs énergies vers l'avènement d'une société sans classes. Mais, ici et là, les moyens préconisés sont différents, parce que,

(1) *Proudhonisme et Marxisme*, in *Proudhon et notre temps* (Chiron, 1920), p. 177. — L'auteur s'efforce de montrer comment PROUDHON prépare et complète MARX. — Dans le même sens, voir Edouard BERTH : Du « *Capital* » *aux* « *Réflexions sur la violence* » (Rivière 1933), pp. 69 à 169.

en définitive, les options métaphysiques initiales sont différentes. Tant il est vrai que l'idéologie influe, chez ceux-là mêmes qui voudraient en faire fi.

L'étude des rapports personnels des deux leaders fera apparaître les points de divergence plus que les points de convergence. Ces pages sont donc très incomplètes. En effet, si l'on s'en tenait à ce qui oppose Marx et Proudhon, on aboutirait à peindre Proudhon sous le jour d'un « anti-Marx » systématique, ce qui reviendrait, en pratique, à le pousser violemment à droite, malgré ses crocs, et à faire de lui, sinon « un des maîtres de la Contre-Révolution » (2) — seul l'esprit de système poussé au dernier degré peut expliquer une erreur aussi énorme —, du moins le « petit-bourgeois » que Marx, précisément, eût voulu qu'il fût. C'est assez dire que ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous abordons un sujet qui nous conduit à accuser l'écart sans nous donner l'occasion, en contre-partie, de chercher l'accord. Mais, du moins, le terrain sera déblayé et, — en dehors de tout concordisme stérile qui éviterait volontaire-

(2) L. Dimier.

ment les questions fondamentales et mécontenterait tous les « croyants », à quelque camp qu'ils appartiennent, — les hommes de bonne volonté pourront, sans peur, glaner la Vérité, partout où elle se trouve. Elle ne s'identifie ni avec Marx, ni avec Proudhon. Elle n'a déshérité ni Marx ni Proudhon.

o

Cet exposé, strictement historique, est divisé en quatre parties.

— On retrace d'abord le cadre dans lequel viennent s'insérer les entretiens de Marx et de Proudhon (chap. I).

— Puis, après avoir précisé le moment de leurs rencontres, on étudie rapidement la question de l'influence réciproque que les deux hommes ont pu exercer l'un sur l'autre (chap. II).

— Un troisième personnage vint bientôt contecarrer l'influence possible de Marx sur Proudhon : Karl Grün. Nous assisterons donc au duel Marx-Grün; — duel dont Proudhon fait l'enjeu,

et dont l'échange épistolaire entre Marx et Proudhon constitue la phase décisive (chap. III).

— Enfin, on verra comment Proudhon, sollicité tant par Marx que par Grün, répondra à l'un et à l'autre dans la « Philosophie de la Misère ». La riposte de Marx fut la parution de la « Misère de la Philosophie ». — La rupture est alors définitive entre les deux socialistes (chap. IV).

CHAPITRE PREMIER

LA « SAINTE ALLIANCE INTELLECTUELLE »

Pour comprendre les relations de Marx et de Proudhon, il faut les situer dans un plus vaste ensemble : elles ne sont qu'un des épisodes de la « Sainte alliance intellectuelle » (Bouglé) que la jeune gauche hégélienne rêvait d'établir, dans les années 1840, entre socialistes allemands et socialistes français.

Surveillés, poursuivis, traqués par les polices de Vienne et de Berlin, jouissant d'une liberté précaire dans les autres Etats allemands, les révolution-

naires d'Outre-Rhin les plus actifs, appartenant pour la plupart à la gauche hégélienne, voyaient dans la France la terre de la liberté, et dans Paris « la ville-mère de la Révolution » ([1]). Qu'ils réussissent à capter le dynamisme français au profit de leur doctrine, et les gouvernements réactionnaires s'écroulent, le monde entre dans une nouvelle phase.

A cet effet, Feuerbach, Arnold Ruge, Karl Marx et le Russe Bakounine échangent en 1842-1843 une correspondance de huit lettres : ils désirent s'entendre sur le programme d'un périodique : les « Annales Franco-Allemandes », destiné à opérer « la synthèse de la philosophie française et de la philosophie allemande » ([2]).

Arnold Ruge, qui doit diriger avec Karl Marx la nouvelle revue, arrive à Paris le 8 août 1843. Il

(1) Engels dans l'Introduction historique au *Manifeste communiste*, éd. Molitor-Costes, 1934, p. 7.

(2) *Annales*. — Paris est également choisi comme centre de rédaction, de préférence à Bruxelles, à cause du grand nombre de ressortissants allemands qui s'y trouvent : environ 85.000 en 1843, dont de nombreux réfugiés politiques. — Sur l' « alliance intellectuelle franco-allemande », voir Bouglé : *Chez les prophètes socialistes*, Alcan, 1918; et M. Cornu, notamment : *Mosess Hess et la Gauche hégélienne*, Alcan, 1934.

y est accueilli par Mosess Hess qui l'introduit aussitôt auprès des socialistes français. Proudhon était alors absent.

Le 11 novembre 1843, Karl Marx, âgé de 25 ans, s'installe avec sa jeune épouse Jenny de Westphallen, au n° 38 de la rue Vaneau. Bakounine le rejoint en juillet 1844. Quelques mois plus tard, en décembre 1844, Karl Grün fixe à son tour sa résidence à Paris. Il y vit avec son ami Ewerbeck.

Ewerbeck, Karl Grün, Bakounine, Karl Marx, Mosess Hess... autant de noms que l'on retrouve dans la vie de P.-J. Proudhon; autant de socialistes qui, très vite, s'opposeront entre eux, et qui chercheront à entraîner dans leur sillage respectif Proudhon, alors considéré par Marx lui-même comme « le penseur le plus hardi du socialisme français » (3).

Ces docteurs d'Outre-Rhin sollicitent le concours de Proudhon avec d'autant plus d'insistance qu'ils ont reçu un accueil très froid de la part des autres socialistes français. Malgré les pressantes exhortations d'Arnold Ruge et de Karl Marx,

(3) *La Sainte Famille*, éd. Molitor-Costes, 1927, t. Ier, p. 38 en note.

aucun Français n'a accepté de collaborer aux *Annales Franco-Allemandes,* dont il ne paraîtra qu'un seul numéro double, en mars 1844.

Cet échec s'explique par des divergences profondes de mentalité : *la question religieuse, notamment, opposait irréductiblement socialistes allemands et socialistes français.* En effet, tandis que les penseurs de la gauche hégélienne, avec Feuerbach, se déclarent athées et estiment que la lutte antireligieuse est un des points essentiels de l'activité révolutionnaire, les socialistes français de cette époque, à l'exception de Proudhon, professent le déisme et se réclament volontiers d'une inspiration religieuse. — Saint-Simon avait écrit *Le Nouveau Christianisme,* Cabet, le chef du communisme français, rédige *Le Vrai Christianisme.* Dans ce dernier ouvrage, on lit des phrases comme celles-ci : « Personne ne peut se dire chrétien s'il n'est communiste »; ou encore : « C'est le communiste surtout qui doit admirer, aimer et invoquer Jésus-Christ et sa doctrine » (4). — Pour Pierre Leroux, un des principaux disciples de Saint-Simon, la

(4) *Le Vrai Christianisme,* 2 éd., pp. 620 et 629.

religion est la condition suprême de tout bonheur social. Déiste fervent, il veut à tout prix obtenir l'insertion d'un article sur Dieu dans la « Revue des Deux Mondes ». — Louis Blanc veut que l'Etat professe le déisme. En réponse à la doctrine de l' « humanisme athée » de Feuerbach, dont Arnold Ruge se fait l'apôtre auprès de lui, il offre à ce dernier le régal d'une conférence contre l'athéisme : il voulait convaincre son interlocuteur des dangers de sa doctrine. Le fait a valeur de symbole.

Et il faudrait encore rappeler ici la mémoire d'un Lamennais, dont la puissante influence continuait à s'exercer, malgré sa tragique défection, dans le sens d'un socialisme d'inspiration chrétienne; — la mémoire d'un Buchez qui voit dans l'Evangile la source du socialisme; — les noms de Considérant, Pecqueur... et de tant d'autres qui, s'ils n'étaient pas catholiques et se disaient même anticatholiques, faisaient cependant appel à l'Evangile et ne voulaient désespérer ni du Christ, ni d'une vie plus humaine.

Concluons : en France, les socialistes de la première moitié du XIXe siècle — les socialistes « uto-

pistes » — sont déistes et se réclament de l'Evangile. Ils estiment que c'est en partant du message chrétien que l'on pourra construire un monde social meilleur.

On comprend le dépit, l'irritation des « humanistes » allemands pour qui la négation de Dieu était le premier dogme. Rappelant ces souvenirs, Engels s'indignera plus tard de la religiosité « des socialistes français à la Louis Blanc qui ne pouvaient se représenter un homme sans religion que sous l'aspect d'un monstre » (5). « Il est... tout à fait remarquable, écrivait déjà Engels en 1843, que, au moment où les socialistes anglais sont en général opposés au christianisme et sont forcés de démolir tous les préjugés religieux d'un peuple réellement chrétien, les communistes français, qui appartiennent à une nation célèbre par son incroyance, sont eux-mêmes chrétiens. Une de leurs maximes favorites est : « Le christianisme, » c'est le communisme »; et, à l'aide de la Bible, ils s'efforcent de le prouver... » (6).

(5) HENRY : *Les grands textes marxistes sur la Religion*, E.S.I., 1936, p. 87.

(6) HENRY, *op. cit.*, p. 74.

Les Allemands sont navrés. Ne trouveront-ils pas au moins *un* socialiste français susceptible de les comprendre? Devront-ils renoncer au rêve d'une alliance intellectuelle franco-allemande?

Marx garde un dernier espoir : Proudhon. Il a lu ses ouvrages, notamment le *Premier Mémoire sur la Propriété* et il en fait le plus grand cas. De plus, Marx nourrit une vive admiration pour cet homme qui — c'est Marx qui parle — « à une époque où les socialistes français se targuaient de leurs sentiments religieux comme d'une supériorité sur le voltairianisme du XVIIIe siècle, et sur l'athéisme allemand du XIXe siècle », multipliait ses attaques « contre la religion et l'Eglise » (7).

Marx voulut voir Proudhon.

(7) Article du *Sozial-Demokrat* de janvier 1865. — Cet article est reproduit en appendice, dans *La Misère de la Philosophie,* Giard, 1935, 3me édition.

CHAPITRE II

RENCONTRE DE MARX & DE PROUDHON INFLUENCES RECIPROQUES

Indiquons le laps de temps pendant lequel les deux socialistes purent se rencontrer.

Marx, nous l'avons dit, s'installe rue Vaneau le 11 novembre 1843. Proudhon, à cette époque, est à Lyon, dans une entreprise de transports fluviaux; mais il passe quelques semaines à Paris, en mars-avril 1844. Il n'est donc pas exclu qu'il ait rencontré Marx pendant ce court séjour, encore qu'aucun document ne permette de l'affirmer. Le

25 septembre de la même année (1844), Proudhon se trouve de nouveau dans la capitale : il y reste sans interruption jusqu'à la fin de février 1845 (1). Si l'on sait d'autre part que Marx quitte Paris le 1er février 1845, à la suite d'un décret d'expulsion en date du 25 janvier, on aboutit à cette conclusion: *Proudhon et Marx ont pu se rencontrer d'une façon suivie pendant quatre mois, d'octobre 1844 à février 1845.*

Nous avons d'ailleurs, sur ce point, le témoignage formel de Marx : « Pendant mon séjour à Paris, en 1844, j'entrai en relations personnelles avec Proudhon. Je rappelle cette circonstance parce que, jusqu'à un certain point, je suis responsable de sa « sophistication », — mot qu'emploient les Anglais pour désigner la falsification d'une marchandise. Dans de longues discussions, souvent prolongées toute la nuit, je l'injectais d'hégélianisme, à son grand préjudice, puisque ne sachant pas l'allemand, il ne pouvait pas étudier la chose à fond » (2).

(1) Ces précisions ressortent de l'étude de la *Correspondance* de P.-J. PROUDHON, t. II.
(2) Article du *Sozial-Demokrat*, traduit en français par F. ENGELS. — *Autre version:* « Je l'infectais d'hégélianisme... »

INFLUENCES RECIPROQUES

Ces lignes de Marx nous invitent à nous pencher sur un problème délicat : quelle a été au juste l'action de Marx sur Proudhon ? Ne doit-on pas parler aussi — et peut-être avec plus de raisons — de l'influence de Proudhon sur Marx ?

A ces deux questions, les commentateurs, proudhoniens ou marxistes, répondent, suivant leurs tendances personnelles, de façon différente. Nous nous contenterons ici de quelques observations.

INFLUENCE DE MARX SUR PROUDHON

Notons tout d'abord que Proudhon ne semble pas avoir attaché beaucoup d'importance à ses entretiens avec Marx : tandis que dans ses Carnets intimes, restés inédits, il note assez régulièrement les événements marquants de sa vie — par exemple sa rencontre avec Renouvier — tandis que, dans ces pages, figurent plusieurs fois les noms de Grün, Hess, Ewerbeck, on chercherait en vain la moindre allusion à Marx *jusqu'en 1847,* — époque où les deux socialistes sont définitivement

brouillés. Même remarque pour la *Correspondance.*

Cependant, l'influence de Marx est manifeste dans ces lignes, que Proudhon envoie à son ami Bergmann le *24 octobre 1844* : « ... l'association, la morale, les rapports économiques, tout cela, écrit Proudhon, pour n'être point arbitraire, doit être étudié ***objectivement,*** dans les ***choses.*** Il faut abandonner le point de départ subjectif, adopté jusqu'ici par les philosophes et les législateurs, et chercher hors de la conception vague du ***juste*** et du ***bien,*** les lois qui peuvent servir à la déterminer, et qui doivent nous être données objectivement dans l'étude des rapports sociaux créés par les faits économiques » ([8]). — Ces lignes forment une exception remarquable : on ne trouve rien de semblable dans ses écrits ***antérieurs.*** Parler de la « conception vague du ***juste*** et du ***bien*** », prétendre « abandonner le point de départ subjectif », chercher « dans les choses » la loi morale, s'en tenir à « l'étude des rapports sociaux créés par les faits économiques », tout cela, en 1844, est presque invraisemblable sous la plume de Proudhon : à

(8) *Correspondance,* t. II, p. 66.

défaut de tout autre témoignage, on pourrait en conclure que Marx — *un Marx déjà en possession des grandes lignes de sa doctrine* — est passé par là.

Faut-il affirmer pour autant que Marx a exercé une influence profonde et durable sur la pensée de Proudhon? — C'est peu probable. Ces lignes, répétons-le, forment une exception. Sans doute, dans la totalité de l'œuvre proudhonienne, on trouverait peut-être une dizaine de passages, postérieurs à l'année 1845, qui rendraient un son plus ou moins semblable. C'est le cas, notamment, pour un écrit *très caractéristique* de 1848, dans lequel Proudhon insiste sur l'importance primordiale des phénomènes économiques (4). Mais

(4) Voici le texte : « Si l'antique religion, si les systèmes rebattus de la philosophie, si les anciennes constitutions politiques, si la routine judiciaire, si les vieilles formes de communauté et d'association aussi bien que de littérature et d'art n'ont été que des formules particulières de l'état matériel des sociétés, n'est-il pas évident que, cet état venant à changer, en d'autres termes l'économie politique étant révolutionnée de fond en comble par le changement du rapport entre les deux grandes forces de la production, le travail et le capital, tout change dans la société, religion, philosophie, politique, littérature et arts. » (Article du *Peuple*, novembre 1848, cité par Gaëtan PIROU in *Proudhon et notre temps*, Chiron 1920,

qu'est cela par rapport à l'immensité de l'œuvre? Or cet ensemble, ne l'oublions pas, bien loin de reposer sur une conception économique, positiviste et matérialiste du monde, reflète une psychologie hautement spiritualiste : le socialisme de P.-J. Proudhon est un *personnalisme*. Il prétend se situer dans le prolongement de l'idéologie de 1789 (5).

Sur un point cependant, l'influence de Marx est

p. 186.) — Nous sommes *en 1848;* PROUDHON a lu et annoté (cf. infra p. 82) l'ouvrage de MARX : *Misère de la Philosophie*. Je ne doute pas qu'il ait été influencé par lui : d'où les lignes citées, qui ne sont pas uniques dans l'œuvre proudhonienne. Néanmoins, si nul n'a plus insisté sur l'*économique* que PROUDHON, — *il prétend faire entièrement disparaître le politique,* au profit de la *seule organisation économique* de la société : « *L'atelier fait disparaître le gouvernement.* » (*Idée Générale.*) — *l'économisme* du socialiste français est entièrement différent du *matérialisme économique* de MARX. Pour PROUDHON, le Droit économique n'est que l'expression d'une réalité plus profonde, *d'ordre spirituel* : la Justice.

(5) *Toutefois*, tout en se réclamant de 1789, PROUDHON s'en sépare très nettement par son *anti-individualisme*. A côté du *moraliste*, défenseur né des droits inviolables de la personne humaine, il y a toujours le *sociologue*, qui sait bien que l'homme isolé n'est qu'une « abstraction », et dont la constante préoccupation est d'accorder l' « homme individuel » et l' « homme collectif ». — Nous nous proposons, dans une étude ultérieure, d'étudier cette question : elle est au cœur de la pensée de PROUDHON qui, entre l'*individualisme* et le *communisme*, prétend construire un monde.

indéniable. « ... je l'injectais d'hégélianisme — lit-on dans l'article du *Sozial-Demokrat* — à son grand préjudice, puisque ne sachant pas l'allemand, il ne pouvait étudier la chose à fond. » — En effet. — Proudhon, toutefois, n'avait pas attendu la venue du disciple infidèle de Hegel pour lier connaissance avec le Maître: le *1er Mémoire*, en 1840, contient une allusion très explicite à la dialectique hégélienne (6). De même, ses Cahiers de lectures, antérieures à 1844, contiennent de nombreuses analyses sur la philosophie allemande et parlent non seulement de Hégel, mais encore des premiers dissidents de la gauche hégélienne. Cependant, avec Marx, Proudhon *redécouvre* Hégel et, très sensible aux éloges que son professeur occasionnel et d'autres Allemands lui prodiguent, — mais sans se soucier pour autant de se mettre à la remorque d'un maître quelconque, celui-ci s'appelât-il Comte, Kant ou Hegel, — il se réjouit d'une certaine analogie de pensée, au demeurant plus apparente que réelle, et ne déses-

(6) « Pour rendre tout cela par une formule hégélienne, je dirai : la communauté... est la *thèse*; la propriété... l'*antithèse*. Reste à découvrir le troisième terme, la *synthèse*... » *Premier mémoire*, éd. Rivière, 1926, pp. 324 et 325.

père pas de devenir un jour le Hegel, le Strauss ou même le Feuerbach français. Sa correspondance, à cet égard, est amusante ([7]).

Marx ne s'y trompa pas. A propos de l'hégélianisme de son rival, il parle de « sophistication » (falsification). Le vocabulaire excepté, il n'y a, en effet, rien de commun entre la dialectique proudhonienne et la dialectique hégélienne. « Hegel n'a pas de problèmes à poser, écrit Marx dans la *Misère de la Philosophie*. Il n'a que la dialectique. M. Proudhon n'a de la dialectique de Hegel que le langage. Son mouvement dialectique à lui, c'est la distinction du bon et du mauvais » ([8]). Au reste, Proudhon est le premier à marquer les différences fondamentales qui le séparent de Hegel. Sa dialectique, à l'inverse de celle du philosophe de Berlin, est toute « logique ». Elle n'a pas toujours trois moments; le plus souvent, elle s'exprime simple-

(7) Voir, en particulier, la lettre à BERGMANN du 19 janvier 1845 (tome II, pp. 175 et 176); et la lettre à TISSOT du 13 décembre 1846 (tome II, pp. 231 et 232). — On remarquera que dans sa correspondance, plusieurs années avant la rencontre de MARX, PROUDHON parle de HEGEL, de STRAUSS, de FICHTE, de SCHELLING... Voir, par exemple : tome Ier, lettre du 10 novembre 1840; tome II : lettres des 23 mai 1842, 12 mai 1844, 4 octobre 1844.

(8) *Misère de la Philosophie*, Giard 1935, p. 128.

ment dans l'antagonisme de la thèse et de l'antithèse. Ces deux termes existent *simultanément* et sont, l'un comme l'autre, indestructibles. Le tout est donc d'en faire la « balance », l' « équilibre », et c'est la fonction propre de l'homme. Enfin, le mouvement proudhonien part d'*en bas,* alors que chez Hegel il procède d'*en haut*; — ce qui fait dire à Proudhon, à tort ou à raison, que la dialectique hégélienne conduit nécessairement à l'étatisme et à l'absolutisme. Marx a donc vu juste : « Proudhon n'a de la dialectique de Hegel que le langage. » Tout au plus. Faut-il l'en blâmer? C'est une autre question... (9).

Une dernière précision : si Marx est respon-

(9) MARX, lui, est resté fidèle à la dialectique hégélienne, après l'avoir, à la suite de FEUERBACH, inversée. Mais, précisément, comment concilier cette fidélité d'une part et, d'autre part, la volonté marxiste de ne rien avancer qui ne soit le résultat d'une *observation positive* de la réalité? Peut-on sérieusement soutenir que le mouvement dialectique ternaire, tel que le conçoit MARX après HEGEL, — loin d'être une simple hypothèse ouvrière, au demeurant grandiose et parfaitement légitime, comme toute systématisation intellectuelle — est aussi une *loi des choses,* le *fruit d'une observation scientifique?...* Certains marxistes ont si bien vu la difficulté qu'ils n'aiment pas qu'on insiste sur l'origine hégélienne (et *spéculative*) de la pensée du Maître. Voir, par exemple : NAVILLE, *Psychologie, Marxisme, Matérialisme* — Rivière, 1945, pp. 168, 171, 172 et sq.

sable de la « sophistication » de Proudhon, Grün l'est encore bien davantage. Nous le verrons bientôt.

En résumé, l'action de Marx sur Proudhon semble avoir été des plus faibles. La chose n'est d'ailleurs pas surprenante : Marx avait 26 ans, c'était un étranger, un inconnu, alors que Proudhon, âgé de 35 ans (neuf ans de plus) était déjà célèbre. Le prestige jouait en faveur de Proudhon, non en faveur de Marx.

INFLUENCE DE PROUDHON SUR MARX

De là à parler d'une influence de Proudhon sur Marx, il n'y a qu'un pas : est-on en droit de le franchir ?

Un fait mérite de retenir l'attention : tandis que Proudhon dans ses œuvres, ne mentionne jamais peut-on dire [10], le nom de Marx, celui-ci, au contraire, parle fréquemment de Proudhon, tant dans ses articles et ses ouvrages que dans sa *Correspondance*.

Déjà, le 16 octobre 1842 — deux ans avant les

(10) Cf. infra.

entretiens de Paris — répondant à l'*Augsburger Zeitung* qui accusait de communisme la *Rheinische Zeitung,* Marx écrivait : « Si l'*Augsburger Zeitung*... pouvait écrire mieux que des phrases bien astiquées, elle se rendrait compte que, pour faire la critique d'ouvrages tels que ceux de Leroux, Considérant, *et avant tout des travaux si pénétrants de Proudhon,* il ne suffit pas de quelques idées superficielles et passagères, mais qu'il faut, au préalable, des études prolongées et approfondies » ([11]). En septembre 1843, dans une lettre à Ruge, il cite « Fourier et Proudhon » parmi les chefs de file du socialisme ([12]). Un peu plus tard, voulant exalter, dans les numéros des 7 et 10 août 1844 du *Vorwärts,* la supériorité du prolétariat allemand, en tant que « théoricien du prolétariat européen » sur les prolétariats français et anglais, il cite en exemple « les œuvres géniales de Weitling ». Mais, pour donner du poids à son jugement, à quel grand homme va-t-il pouvoir comparer son héros? A Proudhon!... Les œuvres de

(11) *Œuvres,* éd. Molitor-Costes 1937, t. V, p. 115. (Mots soulignés par nous.)

(12) *Ibidem* p. 207.

Weitling, remarque-t-il, « au point de vue théorique, dépassent même souvent les ouvrages de Proudhon, tout en y étant bien inférieures quant à l'exécution » ([18])..

Il est clair qu'aux yeux de Marx, Proudhon surclasse tous les autres socialistes français contemporains, du moins jusqu'en 1846.

Le témoignage le plus éloquent nous est fourni dans la *Sainte Famille*. Cet ouvrage, soulignons-le, fut composé dans les trois derniers mois de 1844, *au moment précis où les deux socialistes se rencontrent*. De fait, plus de cinquante pages y sont consacrées à l'analyse du *Premier mémoire sur la Propriété*, de P.-J. Proudhon.

En nous reportant à la Sainte Famille, nous saurons donc à peu près ce que Marx pensait de Proudhon, à la fin de l'année 1844.

Ouvrons l'ouvrage : « ...Proudhon, écrit Marx à propos du *Premier mémoire*, Proudhon soumet la base de l'économie nationale, la propriété privée, à un examen critique, au premier examen sérieux, absolu en même temps que scientifique.

(18) *Ibidem* p. 236.

Voilà le grand progrès scientifique qu'il a réalisé, un progrès qui révolutionne l'économie nationale et pose, pour la première fois, la possibilité d'une véritable science de l'économie nationale. L'ouvrage de Proudhon : *Qu'est-ce que la Propriété?* a pour l'économie nationale moderne la même importance que l'ouvrage de Sieyès : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* a pour la politique moderne » [14].

Qu'il y ait dans cette dernière comparaison une pointe d'ironie, on inclinerait à le croire : la comparaison, en effet, n'est pas de Marx... mais de Proudhon lui-même. Marx trouve cette image dans le *Premier mémoire*; il ne fait que la reprendre, presque mot pour mot : ce qui ne manque pas d'humour [15]. Il n'en reste pas moins que, pendant cinquante pages et plus, Marx, suivant l'expression de M. Molitor, « livre une véritable bataille... pour sauver l'honneur et la réputation de Proudhon » [16] contre les attaques de ses détracteurs. L'auteur de la *Sainte Famille* voit dans le

(14) *Sainte Famille*, t. Ier, p. 53 de l'édition Costes de 1927.

(15) *Premier mémoire*, p. 147, éd. Rivière.

(16) *Sainte Famille*, t. Ier, p. 95 en note.

Premier mémoire « un manifeste scientifique du prolétariat français », présentant comme tel « une importance historique » hors pair. Bien mieux, Marx, qui dans deux ans, ne verra plus en Proudhon qu'un « petit bourgeois », affirme textuellement, en 1844 : « Proudhon n'écrit pas simplement dans l'intérêt des prolétaires; il est lui-même prolétaire, ouvrier » ([17]).

Etre regardé comme l'auteur d'un « manifeste scientifique du prolétariat français », être qualifié de « prolétaire »... ce ne sont pas de minces avantages sous la plume de Marx.

Demandons-nous à quoi sont dus de tels éloges.

Marx félicite l'auteur du *Premier mémoire* sur trois points en particulier :

1° A l'inverse des « réformistes » du parti socialiste français, Proudhon ne craint pas d'appeler les prolétaires à l'action immédiate. Il formule « des revendications immédiatement pratiques ».

2° Il étudie « scientifiquement » le mouvement des « rapports économiques », et il se

([17]) *Sainte Famille*, t. Ier, p. 71.

trouve ainsi conduit, au dire de Marx, « à avouer qu'en réalité ils n'ont rien d'humain ». En d'autres termes, une analyse « scientifique » de la réalité fait s'évanouir « l'apparence humaine des rapports économiques ».

3° Proudhon met en valeur le phénomène de la force collective ([18]).

Pour comprendre la portée de ce dernier point, reportons-nous au *Premier mémoire* :

On dit, y écrivait Proudhon, que « le capitaliste a payé *les journées* des ouvriers; pour être exact, il faut dire que le capitaliste a payé autant de fois *une journée* qu'il a employé d'ouvriers chaque jour, ce qui n'est point du tout la même chose. Car, cette force immense qui résulte de l'union et de l'harmonie des travailleurs, de la convergence et de la simultanéité de leurs efforts, il ne l'a point payée. Deux cents grenadiers ont en quelques heures dressé l'obélisque de Louqsor sur sa base; suppose-t-on qu'un seul homme, en deux cents jours, en serait venu à bout? Cependant, au compte du

([18]) *Sainte Famille,* t. Ier, pp. 40, 41, 55 et 91.

capitaliste, la somme des salaires eût été la même ([19]). — En sorte que, si l'on fait « la balance de ce que le capitaliste a reçu et de ce qu'il a payé », on s'aperçoit qu'il y a disproportion manifeste : c'est la fameuse « erreur de compte » dénoncée par Proudhon ([20]). Cette « erreur de compte », voilà la source de l'enrichissement capitaliste, voilà aussi la source de la misère du prolétariat. Le capitaliste, sans s'en douter, est un voleur.

La valeur de l'argumentation n'avait pas échappé à Marx. Ce n'est pas par hasard qu'il relève le principe de la force collective dans la *Sainte Famille* ([21]). — L' « erreur de compte » de Proudhon ne ressemble-t-elle pas, à vrai dire, à la « plus-value » de Marx; — cette « plus-value » qu'Engels,

(19) *Premier mémoire,* éd. Rivière, p. 215. — L'argument est *longuement* développé et repris sous différentes formes.

(20) *Ibidem.* — Proudhon dira quelques mois plus tard que l' « erreur de compte » est la « pensée fondamentale » de son *Premier mémoire.* (Cor. T. Ier, p. 238.)

(21) Marx écrit : « Proudhon fait d'abord remarquer que la somme des salaires des ouvriers individuels, même quand chaque travail individuel a été payé intégralement, ne paye pas la force collective matérialisée dans le produit, que l'ouvrier n'est donc pas payé comme une partie de la force de travail collective. Et tout cela, M. Edgar le travestit et dit que l'ouvrier n'est qu'un homme individuel payé. » (*Sainte Famille,* p. 91.)

porte-parole du maître, considère, avec « la *conception matérialiste de l'histoire* », comme « les deux découvertes capitales de Marx » ([22]) ?

De même, encore que la *Sainte Famille* n'en parle pas, il serait surprenant, voire invraisem-

([22]) ENGELS écrit : « Cela fut fait par la découverte de la *plus-value*. Il fut prouvé que l'appropriation du travail non payé était la forme fondamentale de la production capitaliste et de l'exploitation des ouvriers qui en est inséparable; que le capitaliste, alors même qu'il paie la *force-travail* de l'ouvrier à sa valeur réelle que, comme marchandise elle a sur le marché, extrait néanmoins d'elle plus de valeur qu'il n'en a donné pour l'acquérir; et que cette plus-value constitue, en fin de compte, la somme des valeurs d'où provient la masse du capital sans cesse croissant, accumulée dans les mains des classes possédantes. La manière de procéder de la production capitaliste ainsi que la production du capital étaient expliquées. — Ces deux grandes découvertes : *la conception matérialiste de l'histoire* et *la révélation du mystère de la production capitaliste au moyen de la plus-value*, nous les devons à Karl Marx. Elles firent du socialisme une science... » ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, E.S.I., 1945, collection « Les Éléments du Communisme », p. 16.

Rapprochons maintenant ce texte d'ENGELS des lignes de MARX dans la *Sainte Famille* citées à la note précédente, puis de ce que dit P.-J. PROUDHON sur l' « erreur de compte » : la similitude de pensée est indéniable.

Toutefois, si *l'affirmation* de la « plus-value » est commune à MARX et à PROUDHON, *l'explication* qu'ils en donnent est différente. Pour l'auteur du *Capital* la « plus-value » découle essentiellement de sa *théorie de la valeur*; chez PROUDHON, du phénomène de la *force collective*.

blable que Marx n'ait pas remarqué autre chose dans le *Premier mémoire.* Ayant lu et relu l'ouvrage de Proudhon, attentivement, minutieusement, ligne par ligne, — la *Sainte Famille* en témoigne et, plus encore, les *Cahiers de lecture* de Marx ([23]), — comment le philosophe allemand n'aurait-il pas relevé des phrases comme celles-ci : « Tout capital, soit matériel, soit intellectuel, étant une œuvre collective, forme par conséquent une propriété collective. » Ou encore : « Tout travail humain résultant nécessairement d'une force collective, toute propriété devient, par la même raison, collective et indivise : en termes plus précis, le travail détruit la propriété » ([24]).

Il y avait dans le *Premier mémoire* les germes d'un authentique collectivisme, — mais *à base humaniste* ([25]). Il y avait, en particulier, l'énoncé

([23]) Voir l'édition critique des *Œuvres* de MARX, de l'Institut « Marx-Engels », de Moscou.

([24]) *Premier mémoire*, pp. 238 et 346. — On pourrait citer dix formules analogues. — De même, PROUDHON écrit : « Voici ma proposition : *le travailleur conserve, même après avoir reçu son salaire, un droit naturel de propriété sur la chose qu'il a produite.* » (P. 212.)

([25]) PROUDHON évoluera rapidement vers des formes sociales faisant une plus large place à la *liberté individuelle.*

du principe même de la socialisation de tous les moyens de production. Comment Marx, dont les notes sur cet écrit « témoignent d'une étonnante vigueur d'analyse et d'un grand esprit de pénétration » ([26]) ne l'aurait-il pas vu ([27]) ?

Ainsi, il semble que le *Premier mémoire* ait vraiment marqué dans la vie intellectuelle de Karl Marx, et que ce soit surtout par ce biais que Proudhon ait influé sur l'auteur du *Capital.* — Tous les commentateurs s'accordent d'ailleurs à reconnaître que les socialistes français sont une des sources de la pensée marxiste. Or, répétons-le, en 1844-1845, au moment où cette pensée prend une forme définitive ([28]), Marx regarde Proudhon comme le premier des socialistes français.

Sans doute, en janvier 1865, dans le fameux article du *Sozial-Demokrat* où il se montre si sévère et si injuste pour son rival français, Marx

([26]) Note de M. MOLITOR, *Sainte Famille,* t. Ier, p. 37.

([27]) MARX relève également que PROUDHON « a démontré par le détail comment le mouvement du capital produit la misère ». *Sainte Famille,* t. Ier, p. 59.

([28]) M. CORNU estime que le séjour de MARX à Paris avait été pour lui une période « particulièrement féconde ». *Karl Marx,* p. 388. — Même observation chez ENGELS et chez MARX lui-même.

porte sur le *Premier mémoire* un jugement bien différent de celui de 1845. S'il veut bien encore reconnaître en cet écrit « de beaucoup la meilleure » des œuvres de Proudhon — (ici, on ne le suit pas) — un ouvrage qui « fait époque, si ce n'est par la nouveauté de ce qu'il dit, du moins par la manière neuve et hardie de tout dire », un ouvrage qui, dès son apparition, « imprima une puissante impulsion », Marx n'en conclut pas moins : « Dans une histoire rigoureusement scientifique de l'économie politique, cet écrit mériterait à peine une mention » ([29]). — Nous voici loin, assurément, de l'enthousiasme d'antan. Mais M. Bertrand, l'auteur d'un opuscule sur « P.-J. Proudhon et les Lyonnais », n'a peut-être pas tort lorsqu'il affirme : « Cette désinvolture de mauvais goût dans le dénigrement succédant à une exagération dans les éloges et la flatterie — (en 1844) — ferait à elle seule soupçonner l'emprunt et le plagiat » ([30]).

o

([29]) *Misère de la Philosophie*, Appendice I, pp. 222 et 223.
([30]) BERTRAND, *P.-J. Proudhon et les Lyonnais*, Paris,

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que, *dès le début, Marx vit très clairement ce qui le séparait de P.-J. Proudhon.* Les cinquante-six pages de la *Sainte Famille* opposent à tout instant *deux Proudhon* : le « *Proudhon critique* » et le « *vrai Proudhon* ». Or, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que le « Proudhon critique » — ou même le « Proudhon mystique » (*Marx dixit*) ([31]) — c'est le Proudhon qui croit à la force des idées, qui invoque la Justice, qui estime que la connaissance des lois morales peut aider au progrès social, qui insiste sur l'importance de l'instruction ([32]); bref, sans forcer la pensée de Marx, on peut dire que le « Proudhon critique », c'est le Proudhon *spiritualiste,* l'homme qui, comme Bruno Bauer et les disciples de Feuerbach en Allemagne — (la *Sainte Famille* est dirigée contre eux) — souligne le rôle de l' « esprit », de la « conscience », et

Alphonse Picard, 1904 (34 pages), p. 32. — M. Bertrand était professeur à l'Université de Lyon; il avait été l'élève de J. Tissot, professeur de philosophie à l'Université de Dijon, traducteur de Kant, et ami de P.-J. Proudhon. C'est par Tissot qu'il s'était intéressé à Proudhon.

(31) *Sainte Famille.*

(32) Pages 43, 44, 57, 69, etc...

reste en cela un idéaliste ([33]). Au contraire, le « vrai Proudhon » — ou plutôt le personnage dont Marx eût voulu qu'il fût le vrai Proudhon — c'est le Proudhon qui se contente d'analyser les rapports économiques, sans égard pour leur « apparence humaine » ([34]), le Proudhon qui ramène la morale à la « science », le Proudhon qui, au besoin, fait appel à la violence : bref, c'est le Proudhon

([33]) Dans l'avant-propos de la *Sainte Famille*, MARX écrit : « L'humanisme réaliste n'a pas d'ennemi plus dangereux en Allemagne que le spiritualisme ou l'idéalisme spéculatif qui, à la place de l'homme individu réel, met la « conscience » ou l' « esprit » et enseigne avec l'évangéliste : c'est l'esprit qui vivifie, le corps ne sert de rien. — Il va de soi que cet esprit sans corps n'a d'esprit que dans son imagination. » — *Psychologiquement,* le matérialisme métaphysique de MARX s'explique, précisément, comme une *réaction violente contre un « idéalisme spéculatif », parfaitement inefficace.* Ce fut la faiblesse des socialistes « utopistes » — auxquels PROUDHON prétend bien s'opposer —, comme la considération de l'économique et du matériel est le secret de l'efficacité marxiste. — Mais l' « idéalisme spéculatif » est peut-être platonicien ou aristotélicien, il n'est pas « évangélique ». Pour s'en convaincre, il n'est qu'à relire la scène du Jugement Dernier, ou l'épitre — trop oubliée — de SAINT JACQUES.

Si MARX fait une poussée *anti-idéaliste* aussi violente, c'est peut-être parce que *lui-même est parti de l'hégélianisme le plus absolu.* En 1840, il admet volontiers la *toute-puissance de la pensée sur la réalité.* (Cf. CORNU, *Karl Marx,* Alcan 1934, chap. II.)

([34]) P. 55.

que l'on pourrait croire tout proche de Marx.

Cette opposition perpétuelle entre le « Proudhon critique » et le « vrai Proudhon » recouvre en réalité un abîme : l'abîme qui sépare la conception spiritualiste du monde de la dialectique matérialiste, l'abîme qui, dès 1845, opposait l'humanisme feuerbachien et le matérialisme historique de Marx — et, d'une manière plus générale, l'abîme qui, aujourd'hui encore, divise le socialisme « scientifique », d'inspiration marxiste, et le socialisme « humaniste », d'inspiration plutôt proudhonienne. Tous les artifices de langage n'y feront rien : il y a ici et là deux options métaphysiques différentes.

o

Revenons maintenant aux entretiens Marx-Proudhon d'octobre-décembre 1844 : les données précédentes ne les éclairent-elles pas d'un jour singulier? Dans ces « longues discussions, souvent prolongées toute la nuit », outre ses fonctions de professeur en hégélianisme, Marx ne poursuivait-

il pas un but précis: rallier « le plus hardi des socialistes français » à la puissante conception du matérialisme historique qu'il était en train d'élaborer? — Conclusion risquée, dira-t-on? Peut-être... Mais, qu'on relise une fois encore les lignes étranges, adressées par Proudhon à son ami Bergmann, le 24 octobre 1844: « ...La morale, les rapports économiques, écrivait Proudhon, tout cela, pour n'être point arbitraire, doit être étudié *objectivement* dans *les choses.* Il faut abandonner le point de départ subjectif, ... chercher hors de la conception vague du *juste* et du *bien* les lois qui peuvent servir à la déterminer, et qui doivent nous être données *objectivement dans l'étude des rapports sociaux créés par les faits économiques.* » — Cet *abandon du point de départ subjectif,* cette insistance sur la primauté ainsi entendue des « faits économiques », ces lignes si peu proudhoniennes, et pour tout dire marxistes, ne confirment-elles pas notre hypothèse? ([35]). D'un penseur spiritualiste,

([35]) **Engels dit explicitement que Proudhon et Marx, dans leurs entretiens parisiens, discutèrent longuement « des questions économiques ». (Préface à la *Misère de la Philosophie,* 3e éd., Giard 1935, p. iv.)**

mais encore hésitant et attiré par le Positivisme — (Proudhon venait de publier la *Création de l'Ordre,* dans lequel il reprend à son compte la loi des trois états d'Auguste Comte) — Marx ne désespérait sans doute pas de faire un disciple, un adepte du matérialisme historique.

CHAPITRE III

LE DUEL MARX-GRUN

L'opposition entre une pensée spiritualiste et une dialectique matérialiste, tel est bien, en tout cas, ce que l'on trouve au fond du duel d'influence que Marx et Grün se livrent, *à propos de Proudhon,* à partir de 1845.

Dans l'article, déjà cité, du *Sozial-Demokrat,* après s'être reconnu « en partie » responsable du mauvais hégélianisme de Proudhon, Marx poursuit : « Ce que j'avais commencé, M. Karl Grün, après mon expulsion de France, le continua. Et encore ce professeur de philosophie allemande

avait sur moi cet avantage de ne rien entendre à ce qu'il enseignait. »

Faisons la connaissance de Karl Grün, ce nouveau « professeur de philosophie allemande », dont Marx parle avec quelque humeur. Nous dirons ensuite, très rapidement, ce qui opposait les deux Allemands; puis nous verrons comment Proudhon, prié de se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre, répondra par une réaction spécifiquement *proudhonienne.*

KARL GRUN RENCONTRE PROUDHON

Karl Grün était un écrivain libéral, récemment converti, en mars 1844, par Mosess Hess, à l'humanisme athée de Feuerbach. Il était arrivé à Paris dans les dernières semaines de 1844, peu avant l'expulsion de Karl Marx. Saint-René Taillandier, dans un très remarquable article de la *Revue des Deux Mondes* d'octobre 1848, présente Grün comme « un homme de beaucoup d'esprit », et comme « le type le plus complet du jeune hégélien ». Socialiste enthousiaste, se considérant comme le missionnaire de Feuerbach auprès des

révolutionnaires parisiens, Karl Grün avait été déçu, comme tous ses compatriotes, par l'accueil glacial des Français. Il raconte lui-même, dans un livre passionnant — mais qui n'a jamais été traduit en français — ses infructueuses démarches auprès de Louis Blanc, Considérant, Lamennais, Pierre Leroux, Cabet, — ce dictateur « au cœur plus mou que du beurre frais » — etc. Découragé, un soir, vers cinq heures, Grün demande où se trouve la rue Mazarine. — « La rue à gauche, lui dit-on... » — « A gauche, rue Mazarine, n° 36, habite Proudhon. »

Tout de suite, ce fut le coup de foudre. Qu'on en juge par le portrait flatteur que Grün fait alors de Proudhon, qu'il rencontrait pour la première fois : « Un visage ouvert, un front merveilleusement plastique, des yeux bruns admirablement beaux, le bas de la figure un peu massif, et tout à fait en harmonie avec la forte nature montagneuse du Jura ; une prononciation énergique, pleine, volontiers rustique, surtout si on la compare au gracieux gazouillement parisien ; un langage serré, concis, avec un choix d'expressions d'une justesse mathématique ; un cœur plein de calme,

d'assurance, de gaîté même ; en un mot, un homme beau et vaillant contre tout un monde ». « Je rencontrais, continue Grün, ... un homme qui, vaillamment, librement, sans réserve, se déclarait d'accord avec moi. » Du coup, Proudhon est « le seul Français complètement libre de préjugés » que Grün ait jamais connu ; c'est « l'esprit le plus sagace et le plus pénétrant qu'il y ait eu dans le monde depuis Lessing et Kant » ; c'est un véritable fils de Hegel, un frère de M. Strauss, en un mot, c'est « le Feuerbach français ».

Sous la plume de Grün, « missionnaire de Feuerbach », on n'aurait pu souhaiter éloge plus senti. Décidément, pour les docteurs d'Outre-Rhin, Proudhon est *persona grata.*

Grün ajoute — et ceci corrobore l'affirmation de Marx : « J'ai eu l'infini plaisir d'être en quelque sorte le *privat-docent* de cet homme... » — Et, enfin, cette conclusion dans laquelle passent tous les espoirs des socialistes allemands : désormais, « il n'y aura plus qu'une seule science sociale des deux côtés du Rhin ».

Tout cela, Karl Grün l'écrivait noir sur blanc dans son livre : *Die soziale Bewegung in Frank-*

reich und Belgien, publié à Darmstadt, en 1845. Marx qui, dès cette date, songeait, *comme Proudhon lui-même* (1), à une organisation internatio-

(1) Les Carnets inédits de PROUDHON, notamment les nos II, III, IV (1845 à 1847) sont remplis d'allusions à l' « Association ». Certains textes indiquent nettement que, dans la pensée de PROUDHON, il s'agit d'une organisation *internationale*. Ainsi : « *Association universelle* est le vrai mot d'ordre; reste à la dégager des contradictions... Les Travailleurs une fois organisés et marchant par le travail à la conquête du monde ne doivent en aucun cas faire d'émeute brusque mais devenir tout, en envahissant tout, par la force du principe. » (1845). — « *Association*. Le nouveau mouvement socialiste débutera par un fait *sui generis*, la guerre d'atelier, la guerre au *minimum*. Ainsi, le Christianisme avait débuté par la prédication, moyen suranné. Mahomet par le glaive et les conquêtes, moyens impossibles... » (fin de 1845). — « En 1860, le globe sera parcouru en tout sens par l'Association... » (juillet 1845). — « *Association*... Point de haine; non, point de haine. Eliminer par principe. » (1846.) Il n'est pas exclu que MARX et PROUDHON aient parlé ensemble de ce projet d'association universelle dans leurs entretiens oraux de 1845. On verra tout à l'heure que MARX écrira à PROUDHON à ce sujet l'année suivante, en 1846.

L'idée d'une association internationale était d'ailleurs dans l'air. FLORA TRISTAN l'avait nettement énoncée, dans l'*Union ouvrière* (juin 1843). Par exemple : « L'union ouvrière procédant au nom de l'unité universelle ne doit faire aucune distinction entre les nationaux et les ouvriers et ouvrières appartenant à n'importe quelle nation de la terre. — Ainsi, pour tout individu dit étranger, les bénéfices de l'Union seront absolument les mêmes que pour les Français. » p. 74. Voir : Jules-L. PUECH, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*, Rivière, 1925.

nale, s'intéressait de trop près au « mouvement social en France et en Belgique » pour ne pas remarquer cet ouvrage. D'ailleurs Engels le renseignait fidèlement sur les agissements de Grün, son rival. Tous ses efforts pour placer Proudhon dans sa mouvance, — ce Proudhon dont Engels ne lui cache pas l'influence croissante sur les éléments révolutionnaires français et allemands [2] —

En 1860, PROUDHON songe toujours à mettre sur pied un réseau international. Ainsi, il écrit à ROLLAND, le 4 avril : « Mon plan d'opération est simple : développer largement le dogme révolutionnaire. Démolir l'Empire... Dans quelques mois, pour peu que les amis prêtent leur concours, en France et à l'étranger, nous pourrons avoir formé un vaste réseau dont le centre sera à Bruxelles — (PROUDHON est alors exilé en Belgique) —, et dont l'ébranlement se fera sentir de Cadix à Pétersbourg et Moscou... » *Lettres au citoyen Rolland,* Grasset, 1946, pp. 71 et 72.

(2) C'est par GRUN, son porte-parole, que PROUDHON acquérait une influence prépondérante sur les révolutionnaires français et allemands, aux dépens de MARX. La *Correspondance Marx-Engels* nous permet de suivre ces querelles, souvent très aiguës. Lire notamment les lettres nos 6, 8, 9, 10, 12, 16, 20, 23, 24, 47, 100, 101, etc... — Les communistes ne réussissent pas, parce qu'on leur oppose « les phrases humanitaires de Grün et de Proudhon arrangé par Grün... » (Corr. I, pp. 49-50.) — GRUN, « interprète » de PROUDHON (t. Ier, p. 50), « a fait un mal énorme » (t. Ier, p. 66 — octobre 1846, après l'échange épistolaire MARX-PROUDHON). — « La Ligue marche fort mal ici. Jamais je n'ai vu autant de nonchalance et de jalousie mesquine. Le Weitlingisme et le Proud-

allaient-ils donc être neutralisés par le zèle intempestif de Grün l'humaniste?...

L'affaire était sérieuse. Il ne s'agissait pas seulement d'une rivalité de personnes, mais bien d'une divergence fondamentale, d'une divergence de doctrine.

GRUN OU MARX

Dans l'humanisme feuerbachien, dont Grün se fait l'apôtre auprès de Proudhon, l'homme crée Dieu et les valeurs religieuses, en « aliénant », sans s'en apercevoir, le meilleur de lui-même. « L'homme, écrit Feuerbach dans l'*Essence du Christianisme,* place son propre être en dehors de lui : tel est le mystère de la religion » ([3]). En d'autres termes, la religion vide l'homme et la nature humaine de tout son contenu. Il faut donc, pour rendre l'homme à lui-même, réintégrer dans l'Humanité

honisme sont vraiment l'expression complète de la situation sociale de ces ânes, et c'est pourquoi il n'y a rien à faire » (p. 144). — ENGELS savait pourtant fort bien « noyauter » et manœuvrer une réunion, comme on le voit dans la *Correspondance.*

([3]) *Essence du christianisme,* trad. Roy, 1864, p. 55.

les qualités aliénées en Dieu : il faut détruire la religion de Dieu et fonder la religion de l'Homme : « L'Homme est le commencement, le centre et la fin de la religion » ([4]).

Mais, soulignons-le, dans cette conception les valeurs spirituelles et même sacrales ne sont pas niées : elles sont « réintégrées » dans l'Humanité. Par là, Feuerbach et ses disciples : Bruno Baüer, Mosess Hess, Grün, etc..., restent, malgré leur athéisme, des idéalistes. Par contre-coup, le *problème social conserve chez eux un caractère moral:* la lutte contre l'égoïsme, par l'éducation et le développement de l'instruction, demeure un des fondements de leur action sociale.

Marx, au contraire, au moment où nous nous trouvons, vient d'écrire à Bruxelles, au printemps de 1845, ses onze *Thèses sur Feuerbach.* Ces quelques notes ne seront publiées que beaucoup plus tard, en 1888, par Engels, en appendice de son *Ludwig Feuerbach.* Elles sont *capitales* pour qui veut comprendre l'évolution de la pensée marxiste. Chronologiquement, nous dit Engels, elles repré-

([4]) *Ibidem*, p. 224.

les qualités aliénées en Dieu : il faut détruire la religion de Dieu et fonder la religion de l'Homme : « L'Homme est le commencement, le centre et la fin de la religion » (4).

Mais, soulignons-le, dans cette conception les valeurs spirituelles et même sacrales ne sont pas niées : elles sont « réintégrées » dans l'Humanité. Par là, Feuerbach et ses disciples : Bruno Baüer, Mosess Hess, Grün, etc..., restent, malgré leur athéisme, des idéalistes. Par contre-coup, le *problème social conserve chez eux un caractère moral:* la lutte contre l'égoïsme, par l'éducation et le développement de l'instruction, demeure un des fondements de leur action sociale.

Marx, au contraire, au moment où nous nous trouvons, vient d'écrire à Bruxelles, au printemps de 1845, ses onze *Thèses sur Feuerbach.* Ces quelques notes ne seront publiées que beaucoup plus tard, en 1888, par Engels, en appendice de son *Ludwig Feuerbach.* Elles sont *capitales* pour qui veut comprendre l'évolution de la pensée marxiste. Chronologiquement, nous dit Engels, elles repré-

(4) *Ibidem*, p. 224.

sentent « le premier document où est déposé le germe génial de la nouvelle conception du monde », — entendez : de la philosophie marxiste proprement dite ([5]). Dans cet écrit, en effet, Marx dépasse, et de beaucoup, la conception feuerbachienne, encore idéaliste. Pour lui, non seulement la religion est une invention de l'homme, mais encore en l'homme elle n'est — *comme toute idée* — qu'un « produit social » destiné à se modifier avec les transformations de la société humaine. Donc, « une fois qu'on a découvert, par exemple, que la famille terrestre est le secret de la famille céleste, c'est la première désormais dont il faudra faire la critique théorique et qu'il faudra révolutionner dans la pratique » ([6]). Du coup, la seconde

([5]) Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Etudes philosophiques*, E.S.I., Paris 1935, p. 9.

([6]) *Ibidem*, pp. 72 et 73. — On remarquera que MARX insiste sur le rôle *de l'homme*. On lit dans la thèse III : « ...ce sont précisément les hommes qui modifient les circonstances... » — MARX veut *avant tout* réagir contre l'idéalisme spéculatif, contre l'attitude et la philosophie du Sage d'ARISTOTE, qui *contemple*, mais ne se soucie pas d'*améliorer* le monde. « Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières, mais il s'agit de le *transformer*. » *Thèse XI*, op. c., p. 74.

famille, la céleste, s'évanouira... « Si l'on veut parler de l' « essence » de la religion, c'est-à-dire de la base matérielle de cette chose inessentielle, écrira Marx en 1846, il ne faut la chercher ni dans l' « essence de l'homme », ni dans les attributs de Dieu, mais *dans l'état du monde matériel correspondant à chaque étape du développement religieux* » (7). — Feuerbach gardait un élément irréductible à la matière; chez Marx, toute hétéronomie semble disparaître. Le moral et le spirituel se présentent comme une *superstructure*. On a l'impression de se touver en présence d'une philosophie moniste, fondée sur une métaphysique matérialiste.

Et ainsi, à travers la rivalité de Grün et de Marx, le choix qui se posait à Proudhon, chef de fil des socialistes français, revêtait une singulière importance : de quel côté inclinerait-il? Vers l'humanisme feuerbachien, athée mais spiritualiste, ou vers l'économisme marxiste?...

Au courant des démarches de Grün, conscient

(7) *Idéologie allemande*, texte cité par HENRY, *op. c.*, p. 17.

de l'importance de l'enjeu, Marx décida d'intervenir. Peut-être n'était-il pas trop tard pour gagner la partie.

LA LETTRE DE MARX A PROUDHON ET LA REPONSE DE CELUI-CI

Le 5 mai 1846, Marx écrivit à Proudhon. Il se proposait deux objectifs qui, à vrai dire, étaient complémentaires :

1° Faire de l'auteur du *Premier mémoire* le correspondant français d'une organisation internationale qu'il était en train de mettre sur pied;

2° Dégager Proudhon de l'influence de Grün.

Voici le texte de cette lettre (8) :

(8) On trouvera ce document et la réponse de PROUDHON dans les *Œuvres* de MARX, édition Costes : *Le Manifeste communiste*, 1934, pp. 28 et sq. en note; — ou en appendice des *Confessions d'un Révolutionnaire* de P.-J. PROUDHON (édition Rivière, 1929).

Nous donnons en « hors texte » les *photographies*, 1°) de la lettre de MARX à PROUDHON (l'écriture n'est pas celle de Marx, *sauf la signature*) — 2°) de la réponse de PROUDHON à MARX (l'écriture est celle de PROUDHON).

Qu'il me soit permis d'adresser ici l'hommage posthume de ma gratitude la plus vive et la plus respectueuse à Madame

Mon cher Proudhon!

Je m'étais proposé, bien souvent, de vous écrire depuis que j'ai quitté Paris; des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché jusqu'à présent. Je vous prie de croire qu'un surcroît de besogne, les embarras d'un changement de domicile, etc., sont les seuls motifs de mon silence.

Et maintenant, surtout, sautons « in medias res ». Conjointement avec deux de mes amis, Frédéric Engels et Philippe Gigot (tous deux à Bruxelles), j'ai organisé avec les communistes et socialistes allemands, une correspondance suivie, qui devra s'occuper et de la discussion de questions scientifiques et de la surveillance à exercer sur les écrits populaires et la propagande socialiste, qu'on peut faire en Allemagne par ce moyen. Le but principal de notre correspondance sera pourtant celui de mettre les socialistes allemands en rapport avec

HENNEGUY, née Catherine PROUDHON, la fille aînée du socialiste, qui vient de s'éteindre dans sa quatre-vingt-dix-septième année. En m'ouvrant si libéralement leurs archives, Madame HENNEGUY et sa famille m'ont permis d'acquérir une connaissance beaucoup plus intime de P.-J. PROUDHON.

les socialistes français et anglais, de tenir les étrangers au courant des mouvements socialistes qui seront opérés en Allemagne et d'informer les Allemands en Allemagne des progrès du socialisme en France et en Angleterre. De cette manière, des différences d'opinion pourront se faire jour; on arrivera à un échange d'idées et à une critique impartiale. C'est là un pas que le mouvement social aura fait dans son expression « littéraire » afin de se débarrasser des limites de la « nationalité ». Et au moment de l'action, il est certainement d'un grand intérêt pour chacun d'être instruit de l'état des affaires à l'étranger aussi bien que chez lui.

Outre les communistes en Allemagne, notre correspondance comprendra aussi les socialistes allemands à Paris et à Londres. Nos rapports avec l'Angleterre sont déjà établis; quant à la France, nous croyons tous que nous ne pouvons y trouver un meilleur correspondant que vous : vous savez que les Anglais et les Allemands vous ont jusqu'à présent mieux apprécié que vos propres compatriotes.

Vous voyez donc qu'il ne s'agit que de créer une correspondance régulière et de lui assurer les

moyens de poursuivre le mouvement social dans les différents pays, d'arriver à un intérêt riche et varié comme le travail d'un seul ne pourra jamais le réaliser.

Si vous voulez accéder à notre proposition, les frais de port des lettres qui vous seront envoyées, comme de celles que vous nous enverrez, seront supportés ici, les collectes faites en Allemagne étant destinées à couvrir les frais de la correspondance.

L'adresse à laquelle vous écrirez ici est celle de M. Philippe Gigot, 8, rue Bodendrock. C'est lui qui aura également la signature des lettres de Bruxelles.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que toute cette correspondance exige de votre part le secret le plus absolu; en Allemagne, nos amis doivent agir avec la plus grande circonspection pour éviter de se compromettre.

Répondez-nous bientôt et croyez à l'amitié bien sincère de

Votre tout dévoué
Charles MARX.

Bruxelles, 5 mai 1846.

De Grün, direz-vous, il n'est pas question. Oui, jusqu'ici. Mais la lettre est suivie d'un curieux post-scriptum, signé par un certain Philippe Gigot (9), homme lige de Marx. Voici ce post-scriptum :

Je vous dénonce ici M. Grün, à Paris. Cet homme n'est qu'un chevalier d'industrie littéraire, une espèce de charlatan qui voudrait faire le commerce d'idées modernes. Il tâche de cacher son ignorance sous des phrases pompeuses et arrogantes, mais il n'est parvenu qu'à se rendre ridicule par son galimatias. De plus cet homme est « dangereux ». Il « abuse » de la connaissance qu'il a établie avec des auteurs de renom, grâce à son impertinence, pour s'en faire un piédestal et les compromettre vis-à-vis du public allemand.

Dans son livre sur les socialistes français, il ose s'appeler le professeur Privat-docent (dignité académique en Allemagne) de Proudhon; il prétend lui avoir dévoilé les axiomes importants de la science allemande et blague sur ses écrits. Gardez-

(9) Philippe Gigot était bibliothécaire à Bruxelles.

vous donc de ce parasite. Peut-être vous reparlerai-je plus tard de cet individu.

Je profite avec plaisir de l'occasion qui m'est offerte par cette lettre, pour vous assurer combien il m'est agréable d'entrer en relation avec un homme aussi distingué que vous. En attendant permettez-moi de me dire

Votre tout dévoué,
Philippe GIGOT.

Enfin la missive se termine par ces lignes de F. Engels :

Quant à moi, je ne peux qu'espérer, que vous, Monsieur Proudhon, approuverez le projet que nous venons de vous proposer et que vous aurez la complaisance de ne pas nous refuser votre coopération.

En vous assurant du profond respect que vos écrits m'ont inspiré pour vous, je suis

Votre tout dévoué,
Frédéric ENGELS.

Telle est la fameuse lettre de Marx à Proudhon. « Il n'est pas dit, remarque M. D. Halévy, que

Mon cher Proudhon,

Je m'étais proposé bien souvent de vous écrire, depuis que j'ai quitté Paris; des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché jusqu'à présent. Je vous prie de croire, qu'un surcroît de besogne, les embarras d'un changement de domicile etc. sont les seuls motifs de mon silence.

Et maintenant sautons in medias res! — Conjointement avec deux de mes amis, Frédéric Engels et Philippe Gigot (tous deux à Bruxelles), j'ai organisé avec les communistes et socialistes allemands une correspondance suivie, qui devra s'occuper et de la discussion de questions scientifiques, et de la surveillance à exercer sur les écrits populaires, et la propagande socialiste, qu'on peut faire en Allemagne par ce moyen. Le but principal de notre correspondance sera pourtant celui de mettre les socialistes allemands en rapport avec les socialistes français et anglais; de tenir les étrangers au courant des mouvements socialistes, qui se feront en Allemagne et d'informer les Allemands en Allemagne des progrès du socialisme en France et en Angleterre. De cette manière des différences d'opinion pourront se faire jour; on arrivera à un échange d'idées et à une critique impartiale. C'est là un pas, que le mouvement social aura fait dans son expression littéraire, afin de se débarrasser des limites de la nationalité. Et au moment de l'action il est certainement d'un grand intérêt pour chacun, d'être instruit de l'état des affaires à l'étranger aussi bien que chez lui.

Outre les communistes en Allemagne notre correspondance comprendra aussi les socialistes allemands à Paris et à Londres. Nos rapports avec l'Angleterre sont déjà établis; quant à la France, nous croyons tous, que nous ne pouvons y trouver un meilleur correspondant que vous: vous savez, que les Anglais et les Allemands vous ont jusqu'à présent mieux apprécié que vos propres compatriotes.

Vous voyez donc, qu'il ne s'agit que de créer une correspondance régulière, et de lui assurer les moyens de poursuivre le mouvement social dans les différents pays, d'arriver à un intérêt riche et varié, comme le travail d'un seul ne pourra jamais le réaliser.

Si vous voulez accéder à notre proposition, les frais de port des lettres, qui vous seront envoyées, comme de celles, que vous nous enverrez, seront supportés ici; les collectes faites en Allemagne étant destinées à couvrir les frais de la correspondance.

L'adresse, à laquelle vous écrirez ici, est celle de M. Philippe Gigot, 8, rue de Bodenbroek. C'est lui qui aura également la signature des lettres de Bruxelles.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, que toute cette correspondance exige de votre part

Lettre de Marx à Proudhon.

[illegible] le plus [illegible] en Allemagne [illegible] avec la plus grande [illegible], pour éviter de se compromettre.

Répondez-nous bientôt et agréez l'assurance d'une amitié bien sincère de

Bruxelles 5 Mai 1846. — Votre tout dévoué

Charles Marx

P. S. Je vous dénonce ici M. Grün à Paris. Cet homme n'est qu'un chevalier d'industrie littéraire, une espèce de charlatan, qui voudrait faire le commerce d'idées modernes. [illegible]

[illegible]

Il profite avec plaisir de l'occasion qui m'est offerte par cette lettre pour vous assurer [illegible] d'entrer en relations avec un homme aussi distingué que vous. En attendant, [illegible]

Votre tout dévoué

Philippe Gigot

Quant à moi, je ne puis qu'espérer que vous, M. Proudhon, approuverez le projet que nous venons de vous proposer, et que vous aurez la complaisance de ne pas nous refuser votre coopération. En vous assurant du profond respect que vos écrits m'ont inspiré pour vous, je suis,

votre très dévoué

Frédéric Engels

Lettre de Marx à Proudhon.

le post-scriptum n'en constitue pas l'essentiel » [10]. *L'essentiel?* Non, car Engels et Marx voulaient vraiment enrôler Proudhon dans leur ligue internationale. Mais Philippe Gigot n'est ici qu'un homme de paille, et Proudhon, très averti de l'anatagonisme Marx-Grün ne s'y trompa point : *sa réponse au post-scriptum est adressée non pas à Gigot, mais à Marx lui-même.*

La lettre de Proudhon est datée de Lyon, le 17 mai 1846. Il remercie Marx de son invitation : il consent volontiers à devenir l'un des aboutissants de la correspondance projetée. Mais il pose ses conditions.

En premier lieu, il se déclare hostile à tout « dogmatisme à priori » :

Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir; mais, pour Dieu! après avoir démoli tous les dogmatismes à priori, ne songeons point à notre

(10) *Proudhon d'après ses carnets inédits* (1843-1847), in périodique *Hier et Demain*, p. 42. — (L'article de M. D. Halévy a 52 pages.)

tour, à endoctriner le peuple; ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Luther qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grands renforts d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. Depuis trois siècles, l'Allemagne n'est occupée que de détruire le replâtrage de M. Luther; ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis. J'applaudis de tout mon cœur à votre pensée de produire au jour toutes les opinions; faisons-nous une bonne et loyale polémique; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nous sommes à la tête du mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion, cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations, flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. A cette condition, j'en-

trerai avec plaisir dans votre association, sinon, non!

Voici qui est net! Dans cette belle tirade, la foi de Proudhon dans la force propre de l'idée transparaît; il a toujours pensé que de la libre « ventilation des idées » devait sortir la vérité; son amour de la tolérance est fondé sur cet optimisme rationaliste. Toutefois, ce plaidoyer en faveur de la libre discussion est précédé de quelques lignes qui lui donnent ici un sens très précis :

...Quoique mes idées en fait d'organisation et de réalisation soient en ce moment tout à fait arrêtées, au moins pour ce qui regarde les principes, affirme Proudhon, *je crois qu'il est de mon devoir, qu'il est du devoir de tout socialiste, de conserver pour quelque temps encore la forme antique ou dubitative; en un mot, je fais profession, avec le public, d'un* anti-dogmatisme économique [11], *presque absolu.*

(11) Mots soulignés par nous.

Et c'est justement pour écarter le danger d'un *dogmatisme économique* — c'est de celui-ci qu'il s'agit dans la pensée de Proudhon — que l'auteur entonne un hymne à la tolérance.

A première vue cette mise en garde apparaît bien surprenante. Proudhon répond à Marx. Or, dans la lettre de Marx, on chercherait en vain la moindre allusion à un dogmatisme « économique » quelconque. Sans doute, Marx parlait d'une « surveillance à exercer sur les écrits populaires et la propagande socialiste » — et ce seul mot de « surveillance » devait prodigieusement déplaire à Proudhon —; mais enfin, le socialiste allemand ne soufflait mot de doctrine *économique*. Manifestement, Proudhon supplée ici au silence de Marx : il n'ignore pas — et tout à l'heure il nous indiquera ses sources d'information — il n'ignore pas l'évolution décisive de Marx vers ce que l'on peut appeler, en effet, un *dogmatisme économique*; et redoutant l'orientation doctrinale autoritaire que Marx va sans doute chercher à imprimer à la nouvelle association, par provision, il se cabre : qu'on le sache bien : il fait « profession, avec le

public, d'un antidogmatisme économique, presque absolu ». — Voilà Marx prévenu!

Un second point avait provoqué la méfiance de Proudhon :

J'ai aussi à vous faire quelque observation sur ce mot de votre lettre : Au moment de l'action. *Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. Cette opinion, que je conçois, que j'excuse, que je discuterais volontiers, l'ayant moi-même longtemps partagée, je vous avoue que mes dernières études m'en ont fait complètement revenir. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir; et qu'en conséquence, nous ne devons point poser l'action* révolutionnaire *comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitaire, bref, une contradiction. Je me pose ainsi le problème :* faire entrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui sont sorties de la société par une autre combinaison

économique. *En d'autres termes, tourner en Economie politique la théorie de la propriété contre la Propriété, de manière à engendrer ce que vous autres, socialistes allemands, appelez* communauté, *et que je me bornerai pour le moment à appeler* liberté, égalité. *Or, je crois savoir le moyen de résoudre, à court délai, ce problème: je préfère donc faire brûler la Propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires... Je dois vous dire en passant,* ajoute Proudhon, *que telles me semblent être aussi les dispositions de la classe ouvrière de France; nos prolétaires ont si grande soif de science qu'on serait fort mal accueilli d'eux si on n'avait à leur présenter à boire que du sang. Bref, il serait, à mon avis, d'une mauvaise politique pour nous de parler en exterminateurs; les moyens de rigueur viendront assez; le peuple n'a besoin pour cela d'aucune exhortation.*

Ces lignes, qui mettent en relief l' « économisme » de Proudhon, — économisme tout différent de celui de Marx — prennent toute leur signification si on les rapproche du passage suivant de la

Sainte Famille : « Le vrai Proudhon, qui s'en tient à la pratique française de la masse, écrivait Marx, parle d'abord des conspirateurs, puis des émeutes » ([12]).

Dans sa lettre du 17 mai 1846, — sans le savoir ou en le sachant (?), — Proudhon répond à Marx du tac au tac :

1° Pas d'appel à l'émeute, pas de « Saint-Barthélemy des propriétaires »; mais des réformes successives, d'ordre économique;

2° Les dispositions de la classe ouvrière ne sont pas celles que Marx lui prête.

Sous des images grossissantes, déformantes, ce sont deux conceptions de la Révolution qui s'affrontent.

Restait le post-scriptum dirigé contre Karl Grün. Du comparse Gigot, nulle mention : c'est à Marx que Proudhon s'adresse : « Je doute, écrit à ce propos M. D. Halévy, que jamais dénonciateur ait reçu plus franche, courtoise, et humaine leçon » ([13]).

([12]) *Sainte Famille*, p. 41.
([13]) Article cité, p. 43.

Voici cette page :

Je regrette sincèrement les petites divisions qui, à ce qu'il paraît, existent déjà dans le socialisme allemand, et dont vos plaintes contre M. Grün m'offrent la preuve. Je crains bien que vous n'ayez vu cet écrivain sous un jour faux; j'en appelle, mon cher Monsieur Marx, à votre sens rassis. G... se trouve exilé, sans fortune, avec une femme et deux enfants, n'ayant pour vivre que sa plume. Que voulez-vous qu'il exploite pour vivre, si ce n'est les idées modernes? Je comprends votre courroux philosophique, et je conviens que la sainte parole de l'humanité ne devrait jamais faire la matière d'un trafic; mais je ne veux voir ici que le malheur, l'extrême nécessité, et j'excuse l'homme. Ah! si nous étions tous millionnaires, les choses se passeraient mieux; nous serions des saints et des anges. Mais il faut vivre; *et vous savez que ce mot n'exprime pas encore, tant s'en faut, l'idée que donne la théorie pure de l'association. Il faut vivre, c'est-à-dire acheter du pain, du bois, de la*

viande, payer un maître de maison; et ma foi! celui qui vend des idées sociales n'est pas plus indigne que celui qui vend un sermon. — J'ignore complètement si G... s'est donné lui-même comme étant mon précepteur; précepteur de quoi? Je ne m'occupe que d'Economie politique, chose dont il ne sait à peu près rien; je regarde la littérature comme un jouet de petite fille, et quant à la philosophie, j'en sais assez pour avoir le droit de m'en moquer à l'occasion. G... ne m'a rien dévoilé du tout; s'il l'a dit, il a dit une impertinence dont je suis sûr qu'il se repent.

Puis, Proudhon continue :

Ce que je sais et que j'estime, plus que je ne blâme un petit accès de vanité, c'est que je dois à M. G... ainsi qu'à son ami Ewerbeck, la connaissance que j'ai de vos écrits, mon cher Monsieur Marx, de ceux de M. Engels, et de l'ouvrage si important de Feuerbach. Ces Messieurs, à ma prière, ont bien voulu faire quelques analyses pour moi en français (car j'ai le malheur de ne point lire l'allemand) des publications socialistes les plus

importantes; et c'est à leur sollicitation que je dois insérer (ce que j'eusse fait de moi-même au reste) dans mon prochain ouvrage, une mention des ouvrages de MM. Marx, Engels, Feuerbach, etc. — Enfin, G... et Ewerbeck travaillent à entretenir le feu sacré chez les Allemands qui résident à Paris, et la déférence qu'ont pour ces Messieurs les ouvriers qui les consultent, me semble un sûr garant de la droiture de leurs intentions.

Je vous verrais avec plaisir, mon cher M. Marx, revenir d'un jugement produit par un instant d'irritation, car vous étiez en colère lorsque vous m'avez écrit. — G... m'a témoigné le désir de traduire mon livre actuel; j'ai compris que cette traduction, précédant toute autre, lui procurerait quelques secours; je vous serais donc obligé, ainsi qu'à vos amis, non pour moi, mais pour lui, de lui prêter assistance dans cette occasion, en contribuant à la vente d'un écrit qui pourrait sans doute, avec votre secours, lui donner plus de profit qu'à moi.

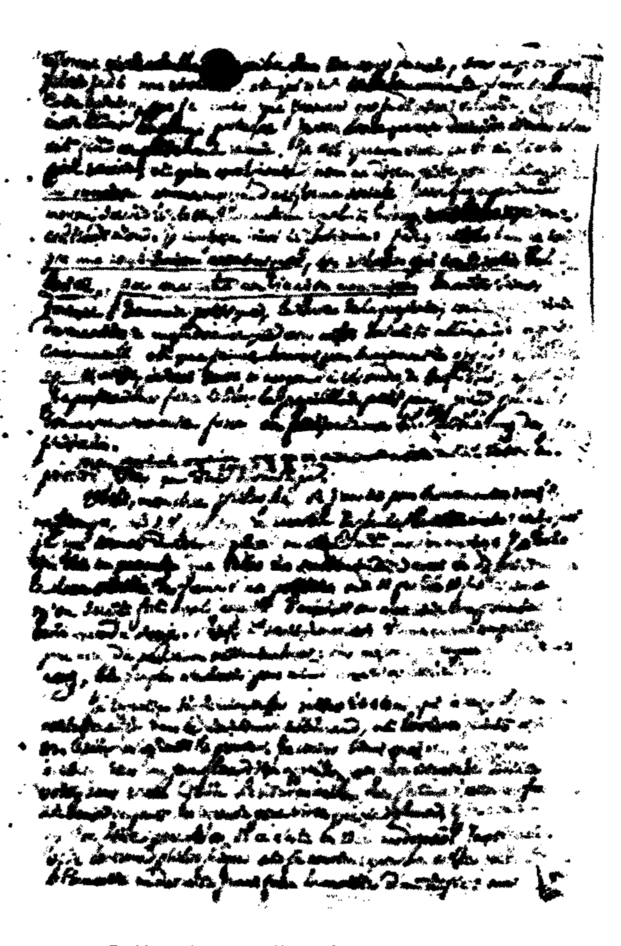
Si vous vouliez me donner l'assurance de votre concours, mon cher Monsieur Marx, j'enverrais incessamment mes épreuves à M. G... et je crois,

Lyon 17 mai 1846.

Mon cher Monsieur Marx

[illegible]

Lettre de Proudhon à Marx.



Lettre de Proudhon à Marx.

Lettre de Proudhon à Marx.

nonobstant vos griefs personnels dont je ne veux pas me constituer le juge, que cette conduite nous ferait honneur à tous.

Mille amitiés à vos amis, MM. Engels et Gigot.

Votre tout dévoué,

P.-J. PROUDHON.

Nous savons maintenant *qui* renseigne Proudhon sur l'évolution de la gauche hégélienne. Par Grün et son ami Ewerbeck, le socialiste français a eu connaissance des derniers ouvrages de Marx et de Engels, non moins que de l' « ouvrage si important de Feuerbach »; — Feuerbach, dont Grün est en France le missionnaire; Feuerbach, dont Marx vient de se séparer dans ses *Thèses sur Feuerbach.* « L'ouvrage si important de Feuerbach... » Cette simple mention, replacée dans son contexte, ne nous indique-t-elle pas où vont les sympathies de Proudhon? A tout prendre, si le dilemme était absolu, et s'il lui fallait nécessairement opter ou pour le « dogmatisme économique » de Marx ou pour l'humanisme athée de Feuerbach, ce dernier l'emporterait.

CHAPITRE IV

LA RUPTURE DEFINITIVE DE MARX ET DE PROUDHON

Ainsi, la correspondance engagée par les deux socialistes, en mai 1846, tournait court : les points de vue respectifs étaient si différents que déjà l'on pouvait parler de rupture. Celle-ci devint publique et définitive après la publication par Proudhon, en octobre 1846, de la *Philosophie de la Misère* (sous-titre du *Système des Contradictions économiques*). Marx, qui se sentit visé, riposta aussitôt, en juin 1847, par la *Misère de la Philosophie.*

Décrivons rapidement cette dernière phase du dialogue Marx-Proudhon.

LA PHILOSOPHIE DE LA MISERE

Si nous ouvrons les deux volumes des *Contradictions économiques,* nous serons d'abord déçus : on y chercherait en vain les noms de Marx et de Grün. — (Proudhon n'écrivait-il pas cependant à Marx qu'il ferait mention de ses ouvrages?...) — Mais, malgré ce silence, c'est bien des Allemands qu'il est question. « Il est évident, à mes yeux, écrivait Saint René Taillandier en 1848, que toute la philosophie contenue dans ce livre des *Contradictions économiques* (alias : la *Philosophie de la Misère*) s'adresse beaucoup moins à la France qu'aux docteurs d'Outre-Rhin. Il y a des chapitres entiers complètement inintelligibles pour qui ne connaît pas la situation de la jeune gauche hégélienne » (1). — Ces lignes, qui datent d'un siècle, gardent toute leur valeur; parce que la vérité-clef

(1) Saint René TAILLANDIER : *L'athéisme allemand et le socialisme français. M. Charles Grün et M. Proudhon.* In *Revue des Deux Mondes,* octobre 1848.

qu'elles contiennent a été méconnue par trop de commentateurs inattentifs, la *Philosophie de la Misère* est restée pour eux un livre scellé.

Dans ces 770 pages, Proudhon répond à Grün et à Marx... en les renvoyant dos à dos.

On ne peut songer ici à une analyse détaillée de l'argumentation proudhonienne. Contentons-nous d'énumérer les conclusions :

I. — Proudhon repousse l'humanisme athée de Feuerbach (Grün) pour trois motifs principaux :

1° L'humanisme lui semble « illogique »; c'est « une fausse religion »;

2° L'humanisme croit, à tort, à la sainteté naturelle de l'homme; il le divinise : erreur « détestable » note Proudhon, destructrice de toute morale;

3° A cause de cela, le danger philosophique et social de l'humanisme est très grand (2).

(2) *Philosophie de la Misère*, t. Ier, pp. 41, 389, 391 à 395, etc...
Le Père DE LUBAC estime que la critique faite par PROUDHON de l' « humanisme athée » est « sans doute un des événements spirituels capitaux du XIXe siècle et l'un des plus féconds pour le siècle présent ». *Proudhon et le christianisme* (éd. du Seuil, 1945), p. 314.

Mais si Proudhon refuse tout net la « religion nouvelle... des nouveaux athées », s'il se sépare ainsi de son ami Grün, ce n'est pas de gaîté de cœur. Il lui en coûte de faire scission avec « la partie la plus intelligente du socialisme » (3); il cherche à se faire pardonner; tout en maintenant son point de vue, il multiplie les éloges : à l'en croire, il n'y a d'école sérieuse que celle-là; il n'y a d'adversaires dignes de lui que M. Feuerbach et ses disciples... « Schismatique, note finement S. René Taillandier, il est toujours plein de tendresse pour l'église qui l'a nourri. »

II. — Au contraire, l'auteur des *Contradictions économiques* tient beaucoup à « échapper au reproche de matérialisme, si souvent adressé aux économistes ». Pour ces derniers, « les faits sont vérités par cela seul qu'ils sont des faits, et des faits matériels. Pour nous, au contraire, les faits ne sont point matière, car nous ne savons pas ce que veut dire ce mot matière, mais manifestations visibles d'idées invisibles » (4).

(3) *Ibidem*, t. II, p. 175.
(4) T. Ier, pp. 169 et 170. — « En somme, les faits humains sont l'incarnation des idées humaines; donc étudier les lois

Marx aura beau jeu pour railler ce mysticisme mi-platonicien, mi-hégélien (5).

Pour les matérialistes, continue Proudhon, l'homme est lui-même « matière et rien que matière ». Or, c'est oublier la dualité de l'être humain; c'est oublier que l'homme est composé d'un « principe spirituel et (d') un principe matériel »; d'une « âme » et d'un « corps »... « Je défie d'échapper à ce dualisme » (6).

Enfin, le matérialisme « nie, et il est forcé de nier que l'homme soit libre »; alors que : « Liberté, intelligence, voilà... tout l'homme » (7).

En sorte que : « ...la dialectique des matérialistes » — remarquez l'expression — qui consiste « à substituer à l'idée d'un auteur tout-puissant

de l'économie sociale, c'est faire la théorie des lois de la raison et créer la philosophie. » (*Ibidem.*)

(5) Dans les *Contradictions Economiques*, Proudhon prétend s'inspirer de la dialectique *hégélienne*, tout en la *dépassant*. On a vu ce qu'il fallait en penser.

(6) Pages 45, 46, 47 (Prologue). — Ce *prologue* est fort obscur.

(7) Pages 47 et 174. — Proudhon écrit cette phrase, qui caractérise bien un des aspects de son socialisme: « L'éducation de l'intelligence et de la liberté, en un mot le bien-être de l'homme, toutes expressions parfaitement synonymes, voilà le but commun de l'économie politique et de la philosophie. » (*Ibidem*, p. 174.)

et tout sage celle d'une coordination nécessaire et éternelle, mais inconsciente et aveugle », et qui prétend ainsi tout expliquer par « un ensemble irrésistible de causes et d'effets », en un mot par « la fatalité », cette *dialectique* « n'est pas plus solide que celle des croyants » ([8]).

Critique, on le voit, assez grosse, et qui ne s'embarrasse pas trop de « *distinguo* ». Mais critique, — on n'en peut guère douter — qui, dans la pensée de l'auteur, atteignait Marx ([9]).

([8]) Page 386. — « ...toute la question consiste aujourd'hui à savoir si, comme l'ont cru les fondateurs de religions, dans l'univers le législateur a précédé la loi, c'est-à-dire si l'intelligence est antérieure à la fatalité, ou si, comme le veulent les modernes, c'est la loi qui a précédé le législateur, en d'autres termes, si l'esprit naît de la matière. AVANT ou APRES, cette alternative résume toute la philosophie. » (I, 387.)

Comment ne pas songer à MARX *en lisant ces lignes?* — PROUDHON s'efforce d'ailleurs de prouver que « liberté » et « fatalité » peuvent, en toute hypothèse, *s'accorder*. Car la liberté est « d'autant plus grande et plus parfaite qu'elle s'harmonise mieux avec l'ordre de la nature, qui est la fatalité. » (*Ibidem.*)

([9]) Il n'en reste pas moins que l'adversaire de taille, aux yeux de PROUDHON, ce n'est pas MARX, c'est FEUERBACH. C'est de l'*humanisme athée* qu'il est sans cesse question; c'est à cette « théologie » qu'il oppose sa propre théodicée; — tandis que MARX et le matérialisme historique sont « expédiés » en quelques lignes, comme si l'auteur n'y attachait qu'une importance secondaire, ou que la réfutation lui paraissait aller de soi.

Sa réponse est donc claire: ni Grün, ni Marx; ni l'humanisme athée, ni le matérialisme historique, — que Proudhon, à l'inverse de M. Blum ([10]), assimile au matérialisme philosophique. Comme, d'autre part, le socialiste français repousse tout panthéisme, que, par ailleurs, il a déjà condamné dans la *Création de l'Ordre,* le principe de toute religion, Proudhon, ce mystique antireligieux, se voit acculé à une solution désespérée : *l'antithéisme.* Dieu existe, mais il est l'ennemi de l'homme. Tout esclavage dans le monde a sa source en Lui. Jéhovah est « le tyran de Prométhée »; « Dieu, c'est le mal » ([11]).

N'oublions pas que MARX était alors un *inconnu,* alors que « *L'essence du Christianisme* » (1841) fit tout de suite de Ludwig FEUERBACH, hégélien dissident, un des principaux penseurs de l'Allemagne.

PROUDHON avait également entre les mains des extraits, traduits par GRUN et EWERBECK, de « *La religion de l'Avenir* » de Friedrich FEUERBACH, frère de Ludwig. — Ces extraits, annotés par PROUDHON, se trouvent, aujourd'hui encore, parmi ses papiers inédits.

(10) Discours de M. Léon BLUM au Congrès de la S.F.I.O. de septembre 1946.

(11) *Philosophie de la Misère,* t. Ier, pp. 379, 381, 383, 384. — L'antithéisme de PROUDHON est plus *social* que métaphysique. Ce qu'il repousse, c'est le Dieu *politique* des ultras de la Restauration, ou le Dieu que les bourgeois monopolisent pour la défense de leurs privilèges économiques. Dès lors, Dieu

LA MISERE DE LA PHILOSOPHIE

Dans sa lettre du 17 mai 1846, Proudhon annonçait à Marx la *Philosophie de la Misère,* et il ajoutait qu'à l'avance il se soumettait, de bonne grâce, à recevoir la férule de sa main. « Bientôt celle-ci tomba sur lui de façon à briser à tout jamais notre amitié », écrira Marx en 1865 ([12]).

En effet, quelques mois après la publication de la *Philosophie de la Misère,* parut la *Misère de la Philosophie,* ouvrage de 220 pages, écrit en français et publié à Paris ([13]). Marx avait la partie

apparaît comme « un être essentiellement anticivilisateur, antilibéral, antihumain » (t. Ier, p. 385). Aussi, « le retour à Dieu par la religion, la paresse, l'ignorance ou la soumission (aveugle) est un attentat contre moi-même... » (t. Ier, p. 397). — En tout ceci, il n'est pas question du Dieu des pauvres, ni du Dieu-Amour de l'Evangile. PROUDHON ajoute que l'expérience lui a appris que « quiconque (lui) parle de Dieu en veut à (sa) liberté ou à (sa) bourse » (I, p. 258).

Cet antithéisme social est assez fréquent. Chez PROUDHON, il s'explique par le courant sociologique traditionaliste de la Restauration qui, dans la pensée de l'auteur de la *Philosophie de la Misère,* représentait la Religion. (Voir l'ouvrage cité du P. DE LUBAC.) — De nos jours encore, l'Eglise catholique est attaquée beaucoup moins pour son *dogme* que pour la *position sociologique* qu'on lui prête.

(12) Article du *Sozial-Demokrat.*

(13) La furieuse et *immédiate* riposte de MARX serait difficile à comprendre, s'il ne s'était pas senti visé.

belle : si des idées originales, si même des intuitions « géniales » (14) se faisaient jour dans les *Contradictions Economiques,* les passages faibles, les pages chaotiques et même ridicules n'y manquaient pas non plus. Pour l'esprit logique et pénétrant de Marx, c'était un jeu de procéder à l' « exécution du téméraire autodidacte français qui s'était aventuré sur les terres des savants spécialistes de Berlin et d'Iéna. Que de prise Proudhon offrait à un tel escrimeur » (M. D. Halévy).

En effet, quelques mois après la parution de la *Philosophie de la Misère,* parut *La Misère de la Philosophie,* ouvrage de 220 pages, écrit en français et publié à Paris. Marx avait la partie belle : les passages faibles, les pages chaotiques et parfois même ridicules ne manquaient pas dans les *Contradictions économiques.* Pour l'esprit logique et pénétrant de Marx, c'était un jeu de procéder à l' « exécution du téméraire autodidacte français qui s'était aventuré sur les terres des savants spécialistes de Berlin et d'Iéna. Que de prise Proudhon offrait à un tel escrimeur » (M. D. Halévy.)

(14) G. GURVITCH, *L'Idée du Droit social* (Sirey 1932), p. 406.

Ouvrons *La Misère de la Philosophie*, l' « anti-Proudhon » dira Engels ([15]).

Voici l'Avant-Propos :

« M. Proudhon, écrit Marx, a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des plus forts. Nous, en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur. » — Et à la page 2 : « L'ouvrage de M. Proudhon n'est pas tout simplement un traité d'économie politique, un livre ordinaire, c'est une Bible : « mystères », « secrets arrachés au sein de Dieu », « révélations », rien n'y manque. »

Le langage et les préoccupations morales ([16]),

([15]) Lettre à Marx du 27 novembre 1851 (*Correspondance*, t. II, p. 253). Voir aussi la lettre de novembre 1847 (nº 20 du tome Ier).

([16]) Proudhon est, en effet, « un de nos grands moralistes ». (P. de Lubac, op. c., p. 55.)

idéalistes ([17]) et même mystiques de Proudhon, voilà bien, en effet, ce qui devait souverainement déplaire à Marx : après avoir parlé de l'impôt, l'auteur des *Contradictions économiques* ne consacrait-il pas un chapitre entier à la Providence ? — « Puisque M. Proudhon prend un intérêt si tendre à la Providence, glisse Marx, nous le renvoyons à l'*Histoire de l'économie politique* de M. de Villeneuve-Bargemont, qui, lui aussi, court après un but providentiel. Ce but, ce n'est plus l'égalité, c'est le catholicisme » ([18]).

Marx montre aussi, suivant ses propres expressions, « combien peu Proudhon avait pénétré le mystère de la dialectique (et) combien d'autre

([17]) On remarquera que MARX ne reproche pas tant à l'auteur des *Contradictions Economiques* ses tirades enflammées contre le *communisme* (de Cabet) que *sa position spiritualiste*: PROUDHON, écrit-il, se place à un point de vue *moral* (*Misère*, pp. 129, 142, etc.) ; il croit aux idées et fait une histoire, non pas « selon l'ordre des temps », mais « selon la succession des idées »; sa méthode est une méthode « économico-métaphysique » (pp. 116, 117) ; etc... En d'autres termes, PROUDHON reste, pour l'auteur de la *Misère*, un *idéaliste, comme Feuerbach*. Dans le duel *idéologique* GRUN-MARX, *c'est donc Grün qui, pour l'essentiel, l'emportait. Inde irae.*

([18]) *Misère*, p. 141.

part, il partageait les illusions de la philosophie spéculative ».

Enfin, un point l'irritait fort : Proudhon se vantait de frayer une voie médiane entre le libéralisme économique et le communisme; il cherchait un « supra-socialisme ». — Marx n'aime pas les hérétiques : dès la première page, il se raille des prétentions proudhoniennes, et il y revient encore au cours de l'ouvrage : « M. Proudhon se flatte d'avoir donné la critique et de l'économie politique (le libéralisme) et du communisme : il est au-dessous de l'une et de l'autre... Il veut être la synthèse, il est une erreur composée. Il veut planer en homme de science au-dessus des bourgeois et des prolétaires; il n'est que le petit bourgeois, ballotté constamment entre le capital et le travail, entre l'économie politique et le communisme » ([19]).

En 1844, dans la *Sainte Famille,* Proudhon était le premier des socialistes français, il était « un prolétaire, un ouvrier »; en 1846, il n'est plus qu'un « petit bourgeois »... et il le restera ([20]). En 1865,

(19) *Misère,* p. 149.

(20) Même thème développé dans la lettre de MARX à P. ANNENKOV, le 28 décembre 1848, *Etudes philosophiques, op. cit.,* pp. 139 et suiv.

dans l'article du *Sozial-Demokrat,* écrit quelques jours après la mort du socialiste, il sera, par surcroît, dépourvu du « simple tact moral... » (21).

Petit bourgeois. Le trait, bien empenné est

(21) C'est pousser l'antipathie jusqu'à la calomnie. — L'animosité de MARX n'a pas été désarmée par la mort de son rival. En effet, si de son vivant, PROUDHON occupait « une place prépondérante » parmi les socialistes français, son prestige devait s'exercer bien au delà de la mort. C'est ainsi que la Première Internationale, dans sa première phase, est d'esprit nettement *proudhonien.* La lettre du 9 octobre 1866 dans laquelle MARX raconte à KUGELMANN le Premier Congrès de Genève est, à cet égard, significative : « Messieurs les Parisiens, écrit MARX, avaient la tête pleine des phrases de PROUDHON les plus vides; ils parlent de science et ne savent rien; ils repoussent toute action révolutionnaire, *id est* résultant de la lutte des classes, tout mouvement social concentré, c'est-à-dire réalisable par des moyens politiques [...] Sous prétexte de liberté, d'anti-gouvernementalisme et d'individualisme anti-autoritaire, ces messieurs proposent maintenant uniquement la société bourgeoise, en se contentant de l'idéaliser à la Proudhon. PROUDHON a fait un mal énorme... » On trouvera ce document dans le remarquable ouvrage de M. J.-L. PUECH : *Le Proudhonisme dans l'Association internationale des Travailleurs,* Alcan 1907, pp. 151 et suiv., ou dans *Le Mouvement socialiste* (1902-1903).

Dans le passage de l'article du *Sozial-Demokrat* où PROUDHON est dépeint comme dénué du « simple tact moral », MARX a surtout en vue son attitude politique dans les débuts de l'Empire. Par contre, MARX félicite PROUDHON de son comportement en 1848 : « Cependant son attitude dans l'Assemblée Nationale ne mérite que des éloges, bien qu'elle prouve son peu d'intelligence de la situation. Après l'insurrection de juin, cette attitude était un acte de grand courage... Opposé

demeuré attaché à la personne de Proudhon. Aujourd'hui encore, pour les disciples de Marx, l' « homme terreur » de 1848 est considéré comme un « petit bourgeois » ([22]).

REACTIONS PROUDHONIENNES

Quelles furent les réactions de Proudhon à la lecture de la *Misère de la Philosophie*? Nous les connaissons depuis peu ([23]). En voici quelques exemples :

Marx écrivait : « Mais *ce qu'il n'a pas compris* (il s'agit de Proudhon), c'est que ces rapports

à THIERS, PROUDHON prit les proportions d'un colosse antédiluvien. »

Précisons enfin que la *Correspondance Marx-Engels* montre qu'à travers PROUDHON, l'article du *Sozial-Demokrat* visait en réalité des socialistes *allemands*, rivaux de MARX, lesquels, aux yeux de l'auteur du *Capital*, étaient, comme PROUDHON lui-même, des « petits bourgeois ». (Corr. lettre n° 762, t. VIII, p. 126.)

(22) Voir, par exemple, l'article de M. COGNIOT, *Le Centenaire de « Philosophie de la Misère »*, in *La Pensée*, n° 9, pp. 27 à 40.

(23) M. R. PICARD a reproduit, en appendice de la nouvelle édition Rivière des *Contradictions économiques*, les notes manuscrites mises par PROUDHON dans les marges de son exemplaire de *La Misère de la Philosophie* de MARX. Cf. t. II, pp. 415 à 423

sociaux déterminés sont aussi bien *produits par les hommes* que la toile, le lin... » — Proudhon note en marge de son exemplaire : « Mensonge : c'est précisément ce que je dis. La société produit *les lois et les matériaux de son expérience.* »

Marx : « Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. » — Proudhon : « Oui, éternelles comme l'humanité, ni plus ni moins; et toutes contemporaines. Votre deuxième observation n'aboutit pas. »

Marx : « Il envisage les catégories comme le petit bourgeois envisage les grands hommes de l'histoire. » — Proudhon : « J'ai fait moi-même la critique de cette manière de raisonner. »

Marx : « Problème à résoudre : conserver le bon côté, en éliminant le mauvais. » — Proudhon : « Calomnie effrontée. »

Marx : « Rien qu'à se poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. » — Proudhon : « Qui vous a jamais parlé d'élimination? » ([24]).

([24]) Effectivement, PROUDHON garde les deux termes antagonistes; il veut seulement les « balancer », les « équilibrer ». Cf. *supra*.

Marx : « Mais au moment que vous représentez les hommes comme les acteurs et les créateurs de leur propre histoire... » — Proudhon : « Voilà donc que j'ai le malheur de penser encore comme vous! *Ai-je jamais prétendu que les PRINCIPES* sont autres choses que *la représentation intellectuelle,* non la *cause génératrice* des faits? — Votre cinquième observation est une *imputation calomnieuse.* — Le véritable sens de l'ouvrage de Marx, c'est qu'il a regret que partout j'aie pensé comme lui, et que j'aie dit avant lui. — Il ne tient qu'au lecteur de croire que c'est Marx qui, après m'avoir lu, a regret de penser comme moi! Quel homme! »

Marx : « Aussi la Providence est-elle... le grand mot dont on se sert pour expliquer la marche de l'histoire... une autre manière de paraphraser les faits. » — Proudhon : « Me voilà coupable encore d'adoration à la Providence!... »

Marx : « *...un intérêt si tendre à la Providence.* » — Proudhon : « Quelle bêtise après ce que j'ai écrit! — En vérité, Marx est jaloux. »

Marx : « Ainsi, pour bien juger la production féodale... » — Proudhon : « Est-ce que Marx a la prétention de donner tout ceci comme sien, en

opposition avec quelque chose de contraire que j'aurais dit? »

Max : « ...un prolétariat toujours croissant. » Proudhon : « Mais tout cela c'est moi! »

Marx : « Le prolétariat participant à cette lutte, absorbé... » — Proudhon : « J'ai dit tout cela. »

Marx : « ...Ces théoriciens ne sont que des utopistes qui... improvisent des systèmes. » — Proudhon : « Plagiat de mon chapitre premier. »

Marx : « *Revenons* à M. Proudhon... » — Proudhon : « Comment! revenons! Mais les pages qui précèdent sont une copie de moi. »

On pourrait multiplier les citations. Retenons que Proudhon estime — le plus souvent à tort, ce n'est pas douteux — que Marx, en plusieurs endroits, dit *la même chose* que lui, qu'il le « copie ».

Ces notes manuscrites, apposées par l'intéressé lui-même en marge d'un livre qui avait été écrit *contre lui,* sont d'un grand prix : elles témoignent, en particulier, de la *vivacité des réactions.* — La même impression ressort de quelques autres documents, au demeurant *fort peu nombreux.*

Dans la Correspondance, dans ces innombrables

lettres où le socialiste français se livre si volontiers à ses amis, *une seule* allusion à Marx et à la *Misère*. Le 19 septembre 1847, il écrit à Guillaumin, son éditeur, au sujet des *Contradictions Economiques* : « Je ne sais comment le public français a pris ce dernier ouvrage; mais le fait est qu'une troisième traduction vient d'être annoncée en Allemagne. J'ai reçu en même temps le libellé d'un docteur Marx, la *Misère de la Philosophie,* en réponse à la *Philosophie de la Misère.* — C'est un tissu de grossièretés, de calomnies, de falsifications, de plagiats » ([25]).

Pour les quatorze volumes de la *Correspondance,* c'est tout...

D'autre part, dans les nombreux ouvrages que Proudhon fait paraître entre 1847 et 1865, *pas un mot* de Marx ou de son œuvre.

Heureusement, les *Carnets* (inédits), confidents de ses pensées les plus intimes, sont un peu moins silencieux.

A la date du 20 septembre 1847, page 110 du *Carnet* VI, on trouve ces mots, à l'encre :

« *Contradictions Economiques.* — Tous ceux

([25]) *Correspondance,* t. II, pp. 267 et 268.

qui en ont parlé jusqu'ici l'ont fait avec une suprême mauvaise foi, envie, ou bêtise. — *Ch. Marx*; — Molinari; — Vidal; — Univers religieux; — Revue de Buchez et Ott; — Revue Encyclopédique; — Cabet; — (P. Leroux et la Démocratie pacifique se taisent) » ([26]).

Quelques mois plus tard, en décembre de la même année, on lit ces lignes mystérieuses : « H. Heine, A. Weill et autres ne sont que des espions secrets; Rotschild, Crémieux, *Marx*, Fould, êtres méchants, bilieux, envieux, âcres, etc., etc., etc., qui nous haïssent » ([27]). — Pourquoi cette explosion ?... Un autre passage du même *Carnet* soulève un pan du voile : Grün, son ami, vient d'être expulsé de France, et Proudhon soupçonne Heine et Weill — et peut-être Marx, agissant par leur intermédiaire (?) — de n'être pas pour rien dans cette affaire. Voici ce passage : « 7 avril (1847). Grün enlevé par la police, et conduit immédiatement hors de France, après trois semaines de sollicitations et de promesses. — H. Heine et A. Weill,

(26) Le nom de MARX est souligné par nous.

(27) *Carnet VI*, p. 178. — Le nom de MARX est souligné par nous. — Les lignes citées sont *précédées et suivies* d'une violente diatribe *anti-juive*.

soupçonnés véhémentement de faire le métier de mouchards contre leurs compatriotes socialistes » ([28]).

Enfin, à la page 169 du *Carnet* V, en date du 23 septembre 1847, au crayon, cette simple phrase, dans laquelle Proudhon se venge à la fois de tous les traits déjà reçus et de tous ceux que l' « anti-Proudhon » lui décochera : « Marx est le *ténia* du socialisme. »

o

Ses réactions furent donc vives... Dès lors, une question surgit: *Comment expliquer son silence?* Comment lui, grand bretteur, lui qui adore la lutte et dont la parole « tombe comme la guillotine » ([29]), comment n'a-t-il pas publiquement riposté à la *Misère de la Philosophie*?

([28]) *Carnet IV*, p. 162. — Proudhon revient souvent sur cette expulsion; il en fut très affecté. Grun était son ami et le restera jusqu'à sa mort. C'est Grun qui traduira ses ouvrages en allemand, fera des conférences sur lui, etc...; bref, Grun sera, Outre-Rhin, le représentant du courant proudhonien. Ainsi, le duel Grun-Marx, engagé en 1845, à propos de Proudhon, n'était pas près de se terminer : il se poursuivra même après la mort des antagonistes.

([29]) *Lettres à Rolland, op. cit.*, p. 128.

Il y pensa, au moins pendant quelques instants. La page 316 du *Carnet* VI contient, en effet, une liste, non datée, d'*articles à publier dans le Peuple*, au milieu de laquelle on relève ce titre, au crayon : « Dr. Marx » ([30]).

L'article projeté ne vit jamais le jour.

Pour expliquer le silence de Proudhon, deux hypothèses ont été proposées. « Pourquoi l'accablante réfutation de Marx passa-t-elle inaperçue ? » se demande Benoît Malon. Et il répond : « Par suite de ce fait, bien simple, que Proudhon était alors célèbre, tandis que Marx n'était encore, malgré sa science et ses géniales conceptions sociales, qu'un obscur proscrit allemand. Proudhon, qu'on

(30) Toute la page 316 est *à l'encre*, sauf deux titres qui se détachent *au crayon* : celui relatif à MARX, et un autre intitulé : « Les Juifs. » — Les deux mentions se suivent et, bien qu'elles correspondent à deux articles différents (elles ne se trouvent pas sur la même ligne), il paraît certain que, dans l'esprit de PROUDHON, il y a association d'idées entre MARX et la question juive. On a déjà remarqué, en effet, que dans un autre passage du même Carnet, la colère de PROUDHON contre MARX, HEINE, WEILL, ROTSCHILD, etc..., s'insère dans une tirade *anti-juive*. (Cf. *supra*, note 27.)

Il ne faudrait pas en conclure que PROUDHON est un précurseur du racisme! Tout au contraire, il ne cesse d'affirmer l'égalité de tous les hommes entre eux, quelles que soient leur couleur ou leur race. (Cf. *Justice*, I-418, 419, 423.)

n'aurait pas cru si habile, sentit tout l'avantage que lui donnait l'obscurité de son terrible contradicteur, et lui, qui était toujours si prompt à la polémique et à l'invective, ne répondit pas à Marx, qui continua à être ignoré du public français. Cela dura longtemps (jusqu'à la Commune) » ([31]).

M. D. Halévy suggère une autre explication : « Je me demande, écrit-il, s'il n'y a pas lieu de faire intervenir ici une sorte de scrupule, plus digne de l'âme de Proudhon que la manœuvre soupçonnée par Benoît Malon. » Assurément, Proudhon aurait pu, en manière de réplique, dresser « une belle caricature du propagandiste intolérant »; mais « s'il s'est tu, c'est peut-être parce que la réponse tout à fait honnête lui était difficile à donner, et qu'il lui répugnait d'engager, sur un sujet qui intéressait tout l'avenir du socialisme, une rixe de portefaix » ([32]).

Le lecteur choisira... Peut-être, au demeurant, n'est-il pas impossible d'avancer une *troisième* hypothèse : Proudhon songea bien à une riposte

([31]) In *La Revue socialiste* du 15 janvier 1887, pp. 15 et suiv.
([32]) Article cité, pp. 51 et 52.

(les *Carnets* l'indiquent), mais, peu après, *la Révolution de février 1848 éclatait* : engagé dans la politique, élu représentant du peuple, Proudhon, devenu « l'homme terreur » eut d'autres adversaires à combattre, plus proches et plus dangereux pour lui que Marx, le proscrit allemand ([33]).

([33]) On pourrait même envisager une *quatrième* hypothèse, légèrement différente de celle de M. D. Halévy : Proudhon, dont le premier mouvement à la lecture de la *Misère* avait été d'accuser Marx de *plagiat*, s'aperçoit vite qu'en réalité les critiques de Marx sont souvent pertinentes. *Gêné pour démontrer sa thèse du plagiat, par honnêteté intellectuelle, il se tait.*

Néanmoins, c'est la troisième hypothèse, tendant à expliquer le silence de Proudhon par des *circonstances historiques fortuites*, qui nous paraît la plus vraisemblable et la plus solide (tout en admettant que d'autres facteurs aient pu jouer un rôle *secondaire*).

En effet, Proudhon parle de la *Misère* à Guillaumin, dans sa lettre du 19 septembre 1847. Les premières réactions des *Carnets* sont *du même moment* (20 et 23 septembre) : ces éléments concordants permettent d'affirmer qu'il lut l'ouvrage de Marx dans le courant de septembre 1847. Voilà le *terminus a quo*. — Or, entre septembre 1847 et février 1848 (*terminus ad quem*), que fait Proudhon ? — *Il est fort occupé : il n'a pas le temps de répondre à* Marx.

En effet, en fin septembre, il décide de quitter l'entreprise lyonnaise de transports fluviaux, dans laquelle il travaillait comme *avocat conseil* depuis mai 1843 (*Cor.*, t. II, p. 267). Effectivement, il part de Lyon en fin octobre (*Cor.*, t. II, p. 271) ; il s'occupe alors du lancement prochain d'un journal *Le Peuple*, dont il va devenir la cheville ouvrière (*Cor.*, t. II,

p. 272). Il se trouve tantôt à Paris, tantôt dans le Doubs, sa patrie.

Le 17 décembre 1847, *sa mère meurt*, après avoir été pendant plusieurs jours dans un état léthargique (*Cor.*, t. II, p. 275). — Le 5 janvier 1848, mort de sa tante, sœur de sa mère (*Cor.*, t. II, p. 276). Fatigué par le travail et la peine, il doit se reposer chez un de ses amis, le Dr MAGUET (*Cor.*, II-274). — En fin janvier, il est de nouveau à Paris; il s'y occupe du *Peuple*, et s'efforce de trouver une situation stable (*Cor.*, II-277).

Puis, c'est la Révolution de février : PROUDHON devient *homme politique*. THIERS, CAVAIGNAC, Louis NAPOLÉON... le préoccupent bien autrement que MARX! Et lorsqu'en juin 1849, il retrouve des loisirs forcés, dans la prison Sainte-Pélagie (il est condamné à trois ans et 10.000 fr. d'amende pour avoir écrit, dans le *Peuple* des 26 et 27 janvier, deux articles incendiaires contre Louis NAPOLÉON, le vainqueur du jour), MARX *est loin.*

La colère de PROUDHON *est tombée. Plus aucune allusion à* MARX *dans les Carnets.* (Et ici, *la tactique du silence,* invoquée par B. MALON, ne joue certainement pas). En vérité, PROUDHON *ne pense plus à* MARX.

Pourquoi, au demeurant, répondrait-il à ce jeune Allemand, proscrit et entièrement inconnu des Français, qui, après avoir essayé de l'entraîner dans son sillage, avait publiquement marqué son désaccord? Il l'aurait fait *ab irato*, sous l'impulsion de la colère. Maintenant, rien ne l'y pousse plus; et *il a des adversaires français autrement redoutables, tel* Louis BLANC.

Ne confondons pas les siècles : ne prêtons pas à PROUDHON des raisonnements qui ne deviennent probables que *quarante ans* plus tard. En 1848, les perspectives du socialisme étaient *entièrement différentes* de celles du XXe siècle.

CONCLUSION

Quoiqu'il en soit, le divorce était désormais consommé entre Marx d'une part, le créateur et le chef de la Première Internationale ouvrière, et Proudhon, d'autre part qui, selon l'expression de F. Engels, « devait prendre une place prépondérante parmi les socialistes français de l'époque ». « Depuis le moment, continue Engels, où tous deux à Paris avaient longuement discuté ensemble des questions économiques, souvent pendant des nuits entières, leur direction était allée s'écartant de plus en plus; l'écrit de Proudhon (*La Philosophie de la Misère*) montrait qu'il y avait déjà un abîme infranchissable entre eux ; faire le silence

n'était pas possible; Marx constata cette rupture irréparable dans cette réponse qu'il lui fit » : *La Misère de la Philosophie* (1).

Si, sur plus d'un point, entre les disciples de Marx et les disciples plus ou moins lointains de Proudhon, le dialogue reste possible... il faut bien l'avouer : sensibilité, tempérament, idéologie, tout séparait ces deux hommes. Tous deux, cependant, *par des moyens différents,* poursuivaient le même idéal et, dans un commun dévouement à la cause du prolétariat, œuvraient pour *l'avènement d'une société sans classes.*

En la Fête du Travail

Meudon, le 1er mai 1947

(1) Engels, Préface à *La Misère de la Philosophie, op. cit.*, p. IV.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS OU CONSULTÉS

La liste des ouvrages se rapportant à Marx et à Proudhon constituerait à elle seule un volume. Nous nous contenterons d'indiquer ici, soit les ouvrages et articles cités dans le cours de notre étude, soit quelques-uns des écrits « développant » le parallélisme Marx-Proudhon. — Si l'immense majorité des historiens du socialisme ont associé les noms des deux chefs de file (le plus souvent pour les opposer), la question de leurs « rapports personnels » était cependant restée dans l'ombre.

MARX - *Œuvres complètes*, éd. Costes-Molitor (1re éd.).
Misère de la Philosophie (Préface de F. Engels), 3e éd. Paris, Giard, 1935.
MARX-ENGELS. *Correspondance* (9 vol.), éd. Costes-Molitor.
MARX-ENGELS. *Etudes Philosophiques*. E.S.I. 1935.

ENGELS. *Socialisme utopique et socialisme scientifique.* (Les éléments du communisme. — E.S.I. 1945.)
PROUDHON. *Œuvres complètes.* Nouvelle édition Rivière en cours de parution.
— *Correspondance.* Lacroix 1875 (14 volumes).
— *Lettres au citoyen Rolland.* Grasset, 1946.

o

AUGÉ-LARIBÉ, BERTHOD, BOUGLÉ, GUY-GRAND, HARMEL, OUALID, PIROU, PUECH, ROGER-PICARD. *Proudhon et notre temps.* (Chiron 1920.)
BERNSTEIN Ed. *Socialisme théorique et social-démocratie pratique.* (Editions françaises, Paris 1900.)
BERTH. *Proudhon et Marx* (100 pages) in *Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence ».* (Rivière 1932.)
BERTHOD *A. Introduction à l'Idée générale de la Révolution* de P.-J. Proudhon, Rivière 1924.
BERTRAND A. *P.-J. Proudhon et les Lyonnais.* Paris, A. Picard 1904 (34 pages).
BOUGLÉ C. *Chez les prophètes socialistes.* Alcan 1918.
BOURGUIN. *Des rapports entre Proudhon et K. Marx,* in *Revue d'Economie politique,* mars 1893.
COGNIOT G. *Le centenaire de la Philosophie de la Misère,* in revue *La Pensée,* N° 9 (pp. 27 à 40).
CORNU A. *Karl Marx, l'homme et l'œuvre.* Alcan 1934.
CORNU A. *Mosess Hess et la gauche hégélienne.* Alcan 1934.
CORNU A., CUVILLIER, LABÉRENNE, PRENANT. *A la lumière du Marxisme,* t. II. *Les utopistes français.* E.S.I. Paris 1937.
DOLLÉANS E. *Histoire du Mouvement ouvrier* (2 vol.), 3e édit., Colin, 1947.
FEUERBACH. *Essence du Chistianisme,* traduction Roy, Lacroix 1864.
GRUN K. *Die soziale Bewegung in Frankreich und Belgien,* Darmstadt 1845.
GURVITCH G. *L'idée du droit social,* Sirey 1932.

GUY-GRAND G. [1]. Introduction à *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, Rivière 1930.
HALÉVY D. *Proudhon d'après ses Carnets inédits*, 1843-1847 (52 p.) in périodique « Hier et Demain » N° IX — Séquana 1944.
HENRY L. *Les grands textes du marxisme sur la religion*. E.S.I. 1936.
HARMEL M. *De Proudhon à Marx*, in périodique *La Clairière*, 15 août 1918.
LÉVY A. *La philosophie de Feuerbach*. Paris, Alcan 1904.
LUBAC (P. DE). *Proudhon et le Christianisme*, éd. du Seuil, Paris 1945.
MALON Benoît. *Karl Marx et Proudhon*, in *Revue Socialiste*, 15 janvier 1887 (pp. 15 à 22).
NAVILLE P. *Psychologie, Marxisme, Matérialisme*. Rivière, 1945.
PUECH J.-L. *Le Proudhonisme dans l'Association internationale des Travailleurs*. Paris, Alcan 1907.
PUECH J.-L. *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*. Rivière 1925.
PIROU G. *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*. Paris, Rousseau, 1910.
Saint René TAILLANDIER. *L'athéisme allemand et le socialisme français. M. Charles Grün et M. Proudhon.* — In *Revue des Deux Mondes*, octobre 1848.
SOREL G. *Matériaux d'une théorie du Prolétariat, suivie d'exégèses proudhoniennes*, 3e éd., Rivière 1929.

(1) M. G. Guy-Grand va très prochainement faire paraître un nouvel ouvrage sur P.-J. Proudhon, intitulé *Pour connaître la pensée de Proudhon* (Bordas, éditeur).

TABLE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 JUIN 1947
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SOLÉDI
LIÈGE (BELGIQUE).